

LE

PAVILLON AUX LIVRES

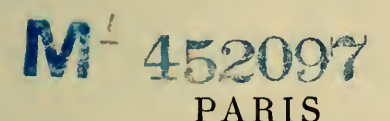
DU MÊME AUTEUR

La Formation de Jean Turoit. Roman. Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50

J. HUDAULT

LE PAVILLON AUX LIVRES

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1914

LE
PAVILLON AUX LIVRES

CHAPITRE PREMIER

Au milieu des nuages des cigares, les quatre uniformes de chasseurs jetaient, dans le fumoir, une clarté bleue. Les lieutenants prélassaient dans les fauteuils de cuir fauve leurs corps fatigués par la manœuvre de la journée, et dégustaient lentement l'Armagnac de leur ami.

Le maître de la maison, Robert Flavier, venait de se faire mettre en disponibilité pour trois ans, et les réunissait en un dîner d'adieu.

C'était un homme de trente-deux ans, d'allure distinguée, mais très peu mili-

taire. Le regard de ses yeux bleus était voilé de rêve. Ses cheveux n'étaient pas taillés réglementairement, et il portait la tête légèrement inclinée sur l'épaule. Tout en lui, jusqu'à sa voix harmonieuse, et la recherche de la rareté dans son langage, dénotait bien plus l'intensité de la vie intérieure que l'aptitude à la parade et au commandement.

« Mon départ, disait-il, serait cent fois plus pénible, si je vous quittais. Mais puisque la propriété que je vais habiter est à quinze kilomètres de Châteaudun, j'espère bien que nous continuerons à nous voir très souvent.

— Sans doute, répondit le lieutenant Maurice Flandin, nous ne te perdons pas complètement. Mais l'armée, comment as-tu le courage de quitter l'armée?

— Bah ! reprit l'un des fumeurs, Gaëtan de Régier, quel est celui d'entre nous qui, dans une minute d'écœurement, n'a pas eu l'idée de tout laisser là, et de s'en aller ?

— Moi, répondit Flandin. Jamais cette idée ne m'est venue. »

Et rêveur, suivant les spirales de fumée de son cigare, il ajouta :

« Quitter mon uniforme, quitter mes chevaux, quitter mon vieux quartier... et les sonneries des trompettes, jamais de la vie par exemple. »

Un silence pénible tomba entre les hommes.

« Nous n'allons pas faire le procès du métier militaire, dit enfin Robert. Je n'en ai pas plus envie que vous. »

Et les cigares étant finis, il proposa

de retourner au salon, où les attendaient sa femme, Mme de Régier, et Mlle Edith Mounier, la fille du général Mounier.

Il resta lui-même en arrière, et, entrouvrant la fenêtre pour chasser la fumée de son bureau, il jeta un coup d'œil dehors.

La ville dormait, surveillée par la lune ronde, qui faisait le guet. La rue étroite, déserte et provinciale, dévalait vers le Loir, au hasard de ses alignements crochus. La nuit avait chassé le vent et préparait la première gelée de l'hiver.

Tout à coup, par dessus la petite cité, dans l'air froid, les notes du couvre-feu montèrent du quartier bas et déchirèrent la nuit calme.

Elles arrivèrent au pas de charge, et puis se dispersèrent, et se perdirent dans la campagne, enflées des rêves, chargées

des aspirations et de toute l'âme de la caserne endormie.

Robert écouta, frissonna, et se sentit moins fort contre ses souvenirs qu'il n'avait dit tout à l'heure. Il plongea dans son passé militaire qu'il embrassa d'un seul coup d'œil. Il revit la « Rue des Postes », Saint-Cyr, Lunéville, Châteaudun, les manœuvres ; et un si amer regret lui étreignit le cœur que pour le fuir il ferma la fenêtre et rentra dans le salon.

Les groupes s'y étaient déjà formés.

Raoul d'Humery s'était installé à côté de Mme Flavier et la contemplait de son regard affectueux, velouté qui, joint au prestige de son immense fortune, lui avait valu tant de succès amoureux. La femme de Robert écoutait distraitement cet élégant cavalier. Son magnifique vi-

sage gardait cette froideur régulière, cet air impénétrable des vierges flamandes, qui s'alliait si bien à sa taille majestueuse et lui avait conquis sa réputation de beauté.

Ce fut vers l'autre groupe que se dirigea Robert. Philippe de Régier y disait quelques mots à sa femme, petite personne légèrement prétentieuse, très brune, aux yeux mobiles de méridionale qu'elle était. Maurice Flandin et M[lle] Mounier causaient ensemble. Celle-ci s'avança vers Robert et lui demanda :

« Racontez-nous vos projets. »

Elle avait une voix mélodieuse, mélangée d'un léger accent étranger, qu'elle tenait de sa mère, d'origine américaine, et qui s'accordait à merveille avec son profil de miss, avec ses yeux bleus éner-

giques, avec ses traits accusés et pourtant charmants.

« Mes projets, répondit Robert, en s'adressant à ceux de ses invités qui s'étaient approchés... vous les connaissez déjà. Vous savez que le château de Guerneville, près duquel nous passons si souvent quand nous faisons du service en campagne, est à moi. J'y ai passé mes vacances lorsque j'étais enfant, avant la mort de ma belle-mère, et je n'ai eu de trêve que lorsque j'ai obtenu Châteaudun comme garnison. Une ferme de quatre-vingts hectares l'entoure, une bonne ferme de Beauce, malheureusement très mal cultivée.

« Il y a longtemps que je rêve de relever ce domaine. Mais il était loué, et le bail expire seulement l'année prochaine. D'ici

là je vais me mettre au courant de l'agriculture, que j'étudie d'ailleurs depuis longtemps. Je me suis, en outre, entendu avec un négociant du pays qui va fonder, en août prochain, une minoterie, et m'a demandé de collaborer à la direction de cette entreprise. Voilà pourquoi je vous quitte... pas sans un déchirement de cœur, soyez-en sûrs... »

Pour éviter la discussion sur le sujet brûlant de leur départ, que désapprouvaient nettement plusieurs de ses hôtes, Mme Flavier s'approcha d'Edith Mounier, et lui demanda de se mettre au piano.

La jeune fille, d'un air décidé, sans se faire prier, entama les premières mesures d'une ballade de Chopin. Avec un art très personnel, elle rendit la passion contenue et voluptueuse que l'amant de

George Sand a jetée dans toute son œuvre.

Robert la remplaça, et joua l'air du Clair de lune dans Werther. Tandis qu'il évoquait la promenade du héros de Gœthe et de Charlotte, Edith, retirée dans un coin du salon, était en proie à une émotion extraordinaire. Quel souvenir réveillait cette mélodie dans l'âme de cette jeune fille, qui paraissait si maîtresse d'elle-même, si dépourvue de sentimentalisme et de préjugés ? Elle n'exprima point son secret ; et à peine Robert eut-il fini que son visage reprit cet air d'entrain et de gracieuse simplicité qui lui donnait tant de charme.

On se dispersa de bonne heure, car un certain malaise planait sur la réunion. Philippe de Régier et sa femme emmenèrent avec eux Edith Mounier, qui

était leur invitée depuis quelques jours.

Raoul d'Humery et Maurice Flandin regagnèrent ensemble la ville basse où ils habitaient. Leurs éperons résonnaient sur les trottoirs, et la lune dessinait sur les murs des jardins leurs silhouettes de cavaliers, aux jambes et à la taille serrées. Des chats s'enfuyaient effrayés, et quelques passants, le col du pardessus relevé, fonctionnaires revenant du café, bourgeois attardés, les croisaient seuls dans les petites rues mal pavées.

Si différents qu'ils fussent, les deux lieutenants, par un effet de la merveilleuse camaraderie militaire, parlaient avec affection de l'ami qui les quittait.

« Je ne le plains pas, disait Raoul, de s'enfermer dans son manoir, avec une femme comme la sienne ! »

Mais Flandin, militaire dans l'âme, tempérament loyal, et limpide comme de l'eau de roche, laissa passer cette remarque. Il demanda :

« N'a-t-il pas été longtemps question d'un mariage entre Flavier et Mlle Mounier ? Qu'y a-t-il donc eu entre eux ?

— Personne ne l'a su au juste. Lorsque Robert était sous-lieutenant à Lunéville, où M. Mounier était général, il faisait une cour assidue à sa fille. On les voyait toujours ensemble, surtout au patinage. Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée ?... Je crois qu'il a jugé la fortune insuffisante. Toujours est-il qu'après la mort du général et la retraite de sa veuve à Chartres, on l'a présenté à Mlle d'Aigier, jolie orpheline sans famille, élevée en province par

une tante. Le mariage, tu le sais, s'est fait en mai dernier. »

Et revenant à son idée première, avec la brutalité d'un homme pour qui l'art de séduire les femmes est devenue une manie, le lieutenant ajouta :

« Elle est rudement bien, des chevilles parfaites, une taille de déesse, le corps de Vénus elle-même.

— Ce qui est intéressant, reprit Flandin, c'est de savoir quel parti Flavier tirera de sa femme. Quelle responsabilité que le mariage! Je ne me vois pas dépositaire d'une âme de jeune fille avec la mission de la cultiver et de la mettre en valeur.

— Si tu crois qu'on s'occupe de cela dans le mariage! »

Flandin insista :

« Elle est très jeune; sa personnalité

n'est pas encore accusée. Elle sera comme beaucoup d'autres, ce que son mari la fera : sérieuse ou frivole, artiste ou ménagère... Quel mystère passionnant que l'avenir d'une jeune épouse !...

D'Humery l'interrompit en lui tendant la main :

« Bonsoir, idéaliste incorrigible. Tu rêves trop à l'âme des femmes. Es-tu sûr seulement qu'elles en aient une ?... Tu manques d'expérience ».

Il quitta son ami. De loin, au risque d'être entendu, dans le silence de la province où tout s'écoute et se répète, en mauvais sujet à qui tout est permis, il lui lança une plaisanterie gaillarde et de mauvais goût sur la chaste Suzanne et les deux vieillards...

Ses invités partis, Flavier quitte lui-

même sa demeure pour jeter une lettre pressée à la poste. Il se hâte, et sa lettre portée, malgré le froid, il se rend sur la terrasse des Francs-Tireurs, qui domine la vallée.

Dans une rêverie mélancolique, il revoit sa vie passée, devant ce paysage merveilleux, éclairé comme en plein jour. Tous les détails pittoresques qu'on reproche à certains peintres d'avoir accumulés artificiellement sur leurs toiles, se trouvent amassés là naturellement.

C'est, dans le bas, le Loir paresseux, offrant à la lune coquette le miroir de ses eaux profondes; c'est le vieux château accroché à la colline, dominant la vallée qu'il gouvernait autrefois. C'est le petit village de Saint-Jean, et, à mi-côte, la route blanche serpentant entre les boque-

teaux; et ce sont les prairies mollement entourées d'écharpes de brune.

Quitter l'armée! pourquoi quitte-t-il l'armée? Dans ce bataillon de chasseurs où tous les officiers sont d'accord, de même éducation, de mêmes traditions, il n'a jamais senti l'écœurement des fantassins devant la montée démocratique qui envahit les régiments de ligne. Il n'a point eu à souffrir de la promiscuité quotidienne de gens par trop différents de lui, ne parlant pas le même langage, disant « sa dame » en parlant de la femme de leurs camarades, n'étant pas accoutumé aux élégances qu'introduit dans la vie l'habitude de la richesse. Sans doute, même dans son arme, il a assisté à une évolution rapide et douloureuse : l'armée livrée aux politiciens, les

chefs paralysés par les « pékins », les officiers à la merci d'un délateur ou d'un soldat journaliste.

Mais des considérations d'un autre ordre, et plus personnelles, ont autrement pesé sur sa décision. Robert est un homme de son temps, dans le meilleur sens de l'expression. Le caractère un peu faux de la vie des officiers qui travaillent éternellement pour cette échéance qui n'arrive jamais, la guerre, lui est souvent apparu jusqu'à l'évidence.

Et puis la vie moderne s'est transformée. Le luxe monte, et le prestige de la fortune croît chaque jour. Le temps n'est plus, hélas ! où il suffisait d'appartenir à un corps d'élite, de porter un uniforme honorable pour être recherché. La richesse devient la loi du monde, et le

Veau d'Or l'unique idole de la multitude.

Robert se rappelle tous les gentils ménages d'officiers qui sont ses amis et qui n'ont point de grosses fortunes. Ils aiment leur métier souvent jusqu'à la folie. Mais parce qu'ils vivent dans un décor d'élégance, ils apprécient davantage les bienfaits de la fortune. En présidant le repas de famille, en regardant, autour de la table, les têtes bouclées des petites filles, le mari demande à sa femme : « Comment les doterons-nous ? » et en regardant les garçons : « Que deviendront-ils ? » Et, par dessus les têtes bouclées, autour desquelles circule l'ordonnance, une pensée triste passe, au souvenir des retraités que l'on connaît, dont les charmantes filles ne se marient pas, et dont la vieillesse se déroule

dans la triste incertitude du lendemain.

Les beaux côtés du métier militaire en compensent-ils encore les sacrifices ?

Combien Robert en a comptés de ceux qu'il appelle à part lui : « des otages », de ceux dont la vie manquée est la rançon des brillants dehors militaires ! Otages M. et Mme d'Apremont qui vivent toute l'année, terrés sur leur domaine des environs de Châteaudun, dans la plus stricte économie, pour permettre à leurs deux fils de faire bonne figure dans l'armée. Otage la femme du commandant Sneider, qui, depuis la mort de son mari, reste seule, sans fortune, avec huit enfants à élever !

Otage surtout Edith Mounier !...

« Pauvre Edith ! » murmure tout haut Robert dans la nuit lumineuse. Il songe

au roman ténébreux où leurs deux noms se sont trouvés mêlés, du temps que, jeune sous-lieutenant à Lunéville, il jouait au tennis, patinait et faisait de la musique avec elle. L'avait-il aimée, cette jeune fille étrange, qui avait adopté si vite avec passion toutes ses idées, dont, durant deux années entières, il n'avait pu se passer, employant chaque jour avec elle de longues heures au flirt, au sport, à la lecture ? Et s'il l'avait aimée, pourquoi l'avait-il laissée partir ?

Robert revoit le dramatique dénouement de son aventure : le général Mounier tué en pleine activité d'une chute de cheval ; sa veuve et sa fille, brutalement jetées dans la pauvreté, se retirant à Chartres, le pays natal du général, dans un petit appartement de la rue des Grenets,

et lui-même, Robert Flavier, nommé à Châteaudun sur sa demande, laissant à Lunéville la mélancolique et dangereuse saveur de ses souvenirs.

Pour ne point s'attarder à un regret qui serait une infidélité conjugale, il jette un dernier regard à la vallée, vers laquelle le Franc-tireur blessé allonge son bras raidi. La lune a fini son tour de ronde. La lumière d'argent s'éteint par degrés sur le vieux château, sur le village de Saint-Jean. Les boqueteaux sont déjà dans l'ombre. La brume a complètement envahi les prairies, et la rivière se couvre de taches noires, comme un miroir piqué par le temps. Robert reprend le chemin de sa maison où il retrouvera sa femme qui l'attend en lisant sous la lampe. Quand il rentrera, elle tournera vers lui son

visage régulier, ses yeux clairs, son large front, ses lèvres minces, et la hâte précipite ses pas...

Edith Mounier, à cette heure même, prend congé de ses hôtes et se retire dans la chambre d'ami des Régier. Quand elle se voit seule dans cette grande pièce, toute pénétrée de l'odeur humide de la province, elle s'accoude à la cheminée de bois, et, dans la glace qui la surmonte, elle contemple son visage. Elle s'apitoie sur elle-même et sur sa beauté inutile. Ses mains découragées rejettent ses vêtements, et dans le grand lit à baldaquin elle s'étend lentement. Mais ses souvenirs la poursuivent ; et, les yeux ouverts, l'esprit en éveil, dans la grande chambre où la lueur du réverbère de la rue tremble au plafond, elle rêve à ces deux années

heureuses où peu à peu son cœur s'est senti s'éveiller à l'amour. Pourquoi le souvenir d'une comédie qu'elle a jouée chez le colonel Saint-Gallois la harcèle-t-elle cette nuit-là ? Elle revoit tous les détails de cette soirée : elle se sait jolie, dans son costume de marquise Louis XV; elle joue bien et elle sent l'admiration et les désirs des hommes monter jusqu'à elle. Mais voici qu'au fond de la salle, Robert Flavier vient d'entrer en uniforme. Elle le voit, et avec lui, pour elle, entre la joie du monde. Tout ce qui n'est pas lui lui devient indifférent ; elle continue à jouer son rôle par cœur, du bout des lèvres, mais son âme tout entière se tend vers lui, et lui crie : « Je suis à toi, viens me chercher, viens me prendre ».

Ce soir encore, vers l'ami perdu, Edith

lance un appel désespéré. Appel sans écho. La maison est muette, et la petite ville reste endormie. Un pas lourd ébranle seul la rue et s'arrête; la lueur du réverbère s'éteint au plafond.

Les ténèbres envahissent la chambre. Les souvenirs d'Edith se troublent de sommeil. Elle revoit maintenant le visage régulier, trop froid, de Suzanne Flavier. « Sera-t-il heureux ? » se demanda-t-elle, et bien qu'elle l'aime encore, elle prévoit que non et s'endort plus heureuse.

CHAPITRE II

Le château de Guerneville c'est le Palais de la Belle au Bois dormant. Des toiles d'araignée en défendent l'accès. Les arbres voisins entretiennent l'humidité qui ronge sa façade brique et pierre, aux fenêtres symétriquement cintrées, et les branches d'un sapin, au moindre vent du nord, en balaient les angles qui s'effritent. Dans le rosier grimpant qui enlace la porte d'entrée de ses bras dépouillés, un nid de fauvette reste blotti contre le mur, avec cet aspect triste des nids anciens, autrefois débordant de

mousse fraîche et logeurs d'amour.

Ici la nature, livrée à elle-même, a repris ses droits. Les herbes ont envahi les trois grandes marches de l'entrée : un tilleul abattu par le vent barre l'une des deux allées de charmille qui forment avenue, et que les amusettes des lapins ont labouré.

Au-dessus des greniers à mansardes que l'on devine remplis de chouettes, des girouettes rouillées grincent à tous les vents.

Pour rendre la poésie mélancolique de cette propriété, il n'y a qu'un mot : c'est une propriété abandonnée. Elle a été délaissée, après avoir été longuement chérie, et l'amour de ses anciens maîtres se révèle au vallonnement des pelouses, à l'harmonieux dessin des parterres à

l'abandon et aux essences rares des arbres du parc. Ce qui lui donne son cachet d'originalité, c'est le gracieux Pavillon qui est relié au château par un passage couvert, praticable par tous les temps. Ce bâtiment, construit dans la forme du temple romain de Cecilia Metella, a dû servir autrefois de chapelle. La fantaisie d'un propriétaire plus cultivé que dévôt, philosophe ami de Diderot, en a fait une bibliothèque, et lui a valu le nom qu'il conserve de « Pavillon aux Livres ». Il complète le château de Guerneville et s'harmonise avec son aspect sévère.

Qui a vécu dans ce décor ? Quelle est l'histoire mystérieuse des êtres qui sont nés là, et là sont morts ?

Guerneville appartient à la famille Flavier depuis 1835. Le grand-père de Robert,

conseiller à la Cour, l'a acheté à cette époque pour ne l'habiter qu'à la fin de sa vie. Grand liseur, c'est lui qui a enrichi le pavillon d'une magnifique collection de volumes. Sa fille unique, Marie-Thérèse épousa M. Flavier, trois ans après le décès de la première femme de ce dernier, morte en donnant le jour à Robert. Elle décida son mari à habiter Guerneville qu'elle lui apportait en dot. D'ailleurs, ce dernier tomba rapidement malade, atteint d'une affection imprécise que les médecins mirent au compte de son système nerveux. Il mourut à quarante ans, laissant à Mme Flavier l'enfant de son premier lit, le petit Robert, qui avait alors douze ans.

De sa mère, Robert ne sait donc rien d'autre que ce que lui raconte son portrait, pendu au mur du salon, très beau

portrait d'une femme distinguée, au teint diaphane, aux yeux cernés et mystiques, d'une femme convoitée par la mort, trop fine pour la vie.

Lorsque Robert se reporte au temps de sa jeunesse, il ne revoit que celle qui lui a servi de mère, à l'époque des vacances, dans le salon de Guerneville, devant la grande cheminée qui s'harmonise si bien avec les poutres apparentes et les boiseries sculptées. Gracieuse encore malgré ses cinquante ans, restée très jeune en dépit de ses souffrances, elle s'occupe de lui avec passion, comme d'un véritable fils, et s'intéresse aux moindres détails de sa vie.

En elle il épanche ses besoins de confidence; car son âme maladive en est surchargée, peut-être parce qu'elle est

l'héritière des souffrances d'un valétudinaire. Il lui raconte ses rêves enfantins de gloire littéraire, ses emballements provoqués par les premières lectures dans le Pavillon aux livres, les souffrances de son jeune cœur déjà tourmenté.

Robert se souvient avec émotion de l'esprit large, si tolérant de sa belle-mère. Si cultivé aussi. Sa philosophie n'est point cette étroite dévotion qui tient lieu de culture à tant de femmes. Elle a lu, et elle a profité de ses lectures.

Un autre visage que celui de Mme Flavier s'associe à ses souvenirs : c'est celui de son parrain, M. Dumas de Ponteau, qu'elle recevait souvent à Guerneville en souvenir de son mari, dont il était le meilleur ami. C'est aujourd'hui un vieillard de soixante-quinze ans, qui a servi

de tuteur à Robert depuis le jour où, à dix-huit ans, il s'est trouvé orphelin.

Il habite à Paris un petit hôtel, rue Las Cazes, où le jeune ménage Flavier a toujours son couvert mis et sa chambre prête.

M. Dumas n'a point changé. Il est resté le grand bourgeois incrédule, dont la formation remonte à la voltairienne époque de Louis-Philippe. Dans sa bouche indulgente, abritée d'une fine moustache blanche, reviennent les mêmes mots qu'entendait autrefois Robert à Guerneville, les mots sonores de droit au bonheur, de droit à la vie.

L'influence de cet homme a été considérable sur le jeune propriétaire de Guerneville. C'est à lui qu'il doit d'avoir préparé Saint-Cyr.

Robert, après des succès assez brillants en rhétorique et en philosophie au collège de la rue de Madrid restait hésitant sur la carrière qu'il embrasserait. Les lettres offraient leur séduction à la jeune imagination de ce collégien qui se voyait déjà à l'Ecole Normale, jeté dans la lutte des idées, et courant à la gloire.

C'est alors que M. Dumas, pour couper court à des hésitations qu'il jugeait dangereuses, avait retenu sa place à la « rue des Postes ».

A cette époque, les Jésuites assujettissaient encore leurs élèves à une discipline tyrannique, dont Robert souffrit d'autant plus qu'après avoir réussi dans les humanités, il témoignait de dispositions médiocres pour les sciences.

Souvent la pensée de Robert se reporte

vers ces années. Il en veut à l'internat qui lui a pris la plus belle portion de sa vie. Il se demande si le principal mérite de ce collège et des collèges rivaux n'a pas été de faire des ingénieurs et des officiers avec des jeunes gens qui, sans eux, ne le seraient pas devenus. Les éducateurs qui les dirigeaient ont ainsi réussi à grossir la troupe, nombreuse déjà, des fonctionnaires. Mais la petite élite, la minorité agissante, durement trempée, capable de défendre ses anciens maîtres et de débarrasser la France de ses parasites, ils n'ont point su la former.

Durant les premiers mois qui suivirent son entrée, Robert songea plusieurs fois à abandonner la préparation à Saint-Cyr. Mais l'ambiance agissait sourdement sur lui ; car il était entouré de fils d'officiers

qui désiraient passionnément les épaulettes et ne rêvaient que de « basane ».

C'est ainsi que peu à peu entraîné dans l'engrenage, il fournit ses trois années de préparation, au bout desquelles il fut reçu.

Des années de Saint-Cyr non plus, il n'a conservé que de rares bons souvenirs ; car elles ne plaisent qu'aux énergiques, aux hommes d'action et de discipline. Et Robert est surtout un imaginatif, qui se complaît aux lectures et aux rêveries.

Les volumes qu'il a lus et relus à Guerneville, durant les vacances, dans le Pavillon aux livres, et aussi l'influence de M. Dumas, chez qui il a passé toutes ses journées de congé, l'ont conduit très loin du point où l'avait laissé la « Rue

des Postes ». Sa formation religieuse elle-même a subi de rudes atteintes. A-t-il encore la foi ? Peut-être est-il trop saturé de christianisme pour l'avoir complètement perdue. Mais elle gît au fond de son cœur, ensevelie sous le dilettantisme élégant, grand dévastateur des jeunes consciences. Les Jésuites ont pétri son âme d'esprit religieux, avec ce ferme espoir qu'ils formulent quand on leur reproche la légèreté de leurs anciens élèves : « Ils nous quittent, soit. Mais nous les tenons ; ils reviendront. »

Robert reviendra-t-il ? Il est permis d'en douter, en le suivant par les chemins séduisants où l'ont entraîné ses lectures. Sa finesse lui a fait prendre en égale horreur et les Homais et les dévots. Il n'y a point d'admirateur plus passionné

d'une religion qui a inspiré les Vierges de Raphaël et les vitraux de la cathédrale de Chartres, et qui a fait de l'amour la loi du monde. Mais la certitude intransigeante d'un vrai catholique le choque autant que le sectarisme d'un athée.

Que la religion catholique soit la plus conforme à notre civilisation, et même que notre civilisation soit supérieure aux autres, Robert en est bien convaincu. Mais il ne peut s'empêcher de penser que, sous d'autres cieux, avec l'âme d'un Hindou ou d'un Musulman, la religion la plus vraie serait pour lui celle du Ramayana ou du Coran.

En somme, entre les hommes de rangs différents, de siècles différents, de pays différents, comment trouver une commune mesure, applicable à la divinité ?

Robert a parfois éprouvé, en causant avec ses soldats, que ses idées n'étaient pas, sans transposition, applicables à leur cerveau, que les mots eux-mêmes n'avaient pas dans sa bouche le même sens que dans la leur.

Il en a conclu que « tout est relatif », que l'homme ne saisit la Vérité, c'est-à-dire Dieu lui-même, qu'à travers le prisme déformateur de ses hérédités, de son éducation, de son milieu, et qu'on lui demande seulement d'être de bonne foi.

Il n'est pas éloigné de croire que le monde extérieur est un rêve de sa pensée, et, sur cette pente dangereuse, il ne possède plus aucun point de certitude, mais seulement une aptitude à tout comprendre, à tout excuser, et l'indulgence suprême de ce vers du philosophe, qui a

tenu lieu de doctrine à tant d'esprits : *Nil humanum a me alienum puto.*

Il reste si peu de chose à Robert Flavier de son éducation et de ses anciennes ambitions, qu'il a rêvé de se tailler une existence toute différente, qui soit entièrement conforme à ses goûts.

A Guerneville, il aura la vie pratique, le dur labeur de l'industrie, créatrice d'énergie et d'initiative ; et aux heures de repos, il pourra vivre dans le Pavillon aux livres, de cette vie littéraire et artistique qu'il aime, et qu'il fera partager à Suzanne.

C'est dans ces dispositions qu'au début d'octobre il débarque à la gare de Guerneville. Il a voulu faire à pied les deux kilomètres qui le séparent du château, tandis que Baconnier, le vieux jardinier,

l'homme de confiance de Guerneville, ramène les bagages dans une charrette.

Il fait un temps clair d'automne, et l'immense plaine que traversent Robert et Suzanne, déjà retournée pour les semailles, s'égaie du chant des alouettes et du sourire du soleil.

A gauche, le village de Guerneville étale en pleins champs ses maisons bien construites, son fin clocher, ses toits d'ardoise grise, ses toits de tuile rouge, ses toits de chaume garnis de mousse verte. Et toutes ces couleurs se marient joyeusement dans le ciel bleu.

Ils longent le parc, dont le mur suit la route pendant un kilomètre. Leurs yeux ne se lassent pas de contempler les détails simples du paysage : au premier plan, la grande ferme de Bissey, qu'il va

exploiter, plantée au milieu des champs comme un bastion carré, à gauche, les taillis d'orme du Bois Brûlé, plus loin, le petit bois du Moulin cassé, et puis rien autre chose que l'immense plaine, rayée en coin par le trait bleu de la forêt de Reversay, limite de la Beauce et du Perche.

Robert essaye de raconter à sa femme ses souvenirs d'enfance, qui se lèvent un à un devant lui, à mesure qu'il approche. Il redit son émotion de jeune chasseur, quand il partait à seize ans au petit jour, avec Baconnier, pour explorer les luzernières.

« J'ai peur, lui dit-il, que n'ayant pas vécu tous ces souvenirs-là, tu n'aimes jamais Guerneville autant que moi. »

Mais elle, s'appuyant plus fort sur son bras, se met à protester :

« J'aime ces lieux parce que tu y as vécu heureux ; je les aimerai tant que tu y seras. »

Ils parlent de leurs projets d'avenir et Suzanne insiste sur la nécessité de faire le plus de bien possible autour d'eux.

« Il faut, dit-elle, que nous nous fassions aimer, et que nous contribuions au bonheur de ceux qui vont vivre avec nous. »

A ce moment, ils franchissent la barrière du parc, et ils se retournent. La plaine, restée jusque là silencieuse, commence à s'animer à l'approche du soir. Des moutons bêlent en rentrant à la ferme de Bissey. Des corbeaux s'enlèvent des champs en tournoyant. A l'orée du Bois Brûlé, des perdrix rappellent. Une théorie de pies, regagnant les bois, traverse le ciel clair, et dans les taillis un

chien courant, poursuivant un lièvre, trouble le soir qui tombe d'aboiements intermittents.

Un grand feu, allumé par Pauline Baconnier, la femme du garde, attend les jeunes gens dans le grand salon. La chaleur familière adoucit l'impression qu'éprouve Suzanne, en se voyant transportée dans cette grande demeure, à peine meublée, où vraisemblablement elle va habiter toute sa vie. Robert a seulement envoyé à Guerneville son mobilier d'officier. Il n'a voulu s'occuper d'aucune modification avant son arrivée, comptant sur ce souci pour écarter chez Suzanne l'ennui des premiers jours.

Le Pavillon aux livres seul a cet air achevé des demeures longuement habitées et chéries par des êtres de goût.

C'est le coin du château qui a été le mieux entretenu. Depuis la mort de Mme Flavier, Baconnier a reçu l'ordre de veiller à ce que les livres ne s'endommagent pas. L'hiver il fait du feu pour les préserver de l'humidité, et l'été il les secoue un à un pour éviter l'invasion des mites.

Quand, le dîner fini, les nouveaux châtelains eurent franchi le passage couvert et les quelques marches qui relient le Pavillon au château, ils eurent tous deux l'impression qu'il était le seul endroit du domaine qui eût une âme.

Suzanne regarda longuement les boiseries, et les rayons où dormaient les livres. Tous les chefs-d'œuvre des grands penseurs étaient là, attestant le travail incessant de l'humanité. Chacun des maîtres, dans ces feuillets innombrables,

avait imprimé la marque de son génie : le vieil Homère sa poésie primitive et éternelle, Cicéron sa rhétorique élégante, Montaigne son doute léger, Bossuet son éloquence, et Renan (à la place d'honneur, parce qu'il est un des auteurs favoris de Robert) son scepticisme démolisseur et séduisant.

Les classiques, dans leurs reliures de parchemin doré, côtoyaient les romans anglais, tout gonflés, dans leurs couvertures rouges, de longueurs charmantes et de digressions écrites au fil de la vie. Récemment alignés par Robert, les romans modernes se pressaient à portée de la main : Flaubert, Daudet, Bourget, Anatole France surtout, dont pas un seul volume ne manquait.

Montaigne et Voltaire étaient à des

places d'honneur, tandis que Descartes et Pascal étaient relégués â l'arrière-plan. La victoire des chefs du scepticisme s'affirmait complète, là comme ailleurs ; car ils ont avec eux la multitude qui préfère cheminer dans la vie sans approfondir, en fermant les yeux, de peur d'être saisie par l'angoisse du problème. C'est seulement la petite cohorte des mystiques et des saints qui se presse derrière Pascal.

Mais tandis que Suzanne admire le décor, Robert est envahi par une violente émotion. Il lui semble tout à coup que les personnages de fiction, avec lesquels il a vécu autrefois, dans ce Pavillon aux livres, et qu'il a aimés, ressuscitent peu à peu. Les héros immortels, sortis du cerveau des poètes et des romanciers

descendent un à un des rayons. La tendre Iphigénie passe auprès de lui pour s'en aller au sacrifice ; Rolla vient appuyer sur sa main son front fatigué ; Adolphe et Dominique cheminent côte à côte ; Rastignac impatient prépare pour demain de nouvelles conquêtes...

Les bruits eux-mêmes prennent un sens. Le crépitement du feu dans le foyer, n'est-ce pas un éclat de rire de Sgagnarelle ? Et le vent qui s'acharne aux volets, n'est-ce pas l'effort de Julien Sorel, accrochant à la fenêtre de Mathilde de la Mole son échelle de soie ?

Le pavillon se peuple de fantômes. Ils accourent ; et à la surprise de Suzanne, qui ne les voit pas, Robert se tait et les regarde...

CHAPITRE III

Robert a choisi octobre pour s'installer à Guerneville, parce qu'il a voulu parcourir le cycle entier des travaux agricoles avant de faire valoir pour son compte la ferme de Bissey. Cette année-là, comme la minoterie dont il doit s'occuper n'est pas encore fondée, toute sa tâche se réduit à terminer son installation à Guerneville, à faire quelques visites à ses voisins, et à suivre jour par jour le mystérieux travail de la terre qui commence aux labours, pour finir à la moisson.

Les premiers mois se passèrent très vite, dans l'enchantement de l'indépendance reconquise, et dans le charme de la nouveauté.

La poésie de la saison des semailles allait à son âme mélancolique. Sans doute la forêt est belle quand elle allume ses ors et ses rouges au soleil de novembre, quand elle révèle les beautés, invisibles en été, des feuillages de ses sommets. Mais comme la plaine se fait touchante et familière en automne ! Les laboureurs l'animent de leurs chants ; les fils de la Vierge flottent dans l'air calme, et la troupe bigarrée des pigeons pillards s'abat sur les champs frais ensemencés.

La montagne est lointaine, inaccessible, austère, remplie d'ombre dès que décline le soleil. La plaine est là, à portée des

pas, facile à prendre, sans mystère, parsemée de villages qui, dès quatre heures, s'allument de leurs feux pour la longue veillée. Tout le jour le ciel reste gris ; vers le soir seulement le couchant se teinte d'une lueur rouge, comme si le soleil voulait rappeler, avant son départ, qu'il était là.

Toutes ces heures magiques Robert et Suzanne les goûtaient infiniment, parce que leur sensibilité de campagnards n'était pas encore émoussée. D'ailleurs les journées étaient courtes et remplies par les mille détails de l'installation.

Noël vint, et fut une déception. Au lieu de la neige traditionnelle, la pluie tombait sur les chemins détrempés. Au lieu des cortèges de paysans, se rendant en sabots, falots en tête, à la messe de

minuit, Robert et Suzanne croisèrent seulement quelques dévotes sur le chemin de la petite église. Car l'indifférence religieuse sommeille dans le cœur des Beaucerons.

Le jour de l'an les vit à Paris, dans le petit hôtel de M. Dumas. Ils arrivèrent avec de longues listes de commissions, coururent chez les marchands de meubles, et, le soir, se gorgèrent de théâtre, comme les provinciaux ont l'habitude de le faire, pour prendre de Paris, quand ils s'y rendent, le plus possible.

M. Dumas de Ponteau était un vieillard soigné, égoïste, qui tenait à ses habitudes d'élégance. On le voyait au Cercle, au vernissage des Salons, aux répétitions générales, le monocle à l'œil, la jaquette impeccable. Il avait été célèbre pour ses bonnes fortunes, et il parlait de toutes

4

les femmes avec une émotion respectueuse. Il aimait à raconter les souvenirs de son amitié pour René Flavier, et chantait à Suzanne les louanges de celle qui l'avait soigné avec tant de dévouement : « Si vous l'aviez connue ! quelle délicieuse amie c'était, et comme elle vous aurait appréciée ! »

Néanmoins Robert et Suzanne s'aperçurent au bout de quelques jours que les sacrifices que leur séjour imposait à M. Dumas étaient à leur limite. Pour ne pas gêner plus longtemps ses habitudes, ils décidèrent de regagner Guerneville.

Ils profitèrent alors des rares belles journées que février leur réserva pour faire des visites aux environs. Robert avait commandé une automobile ; mais elle ne devait lui être livrée qu'au prin-

temps. C'est dans leur charrette anglaise de garnison qu'ils se rendirent d'abord chez les d'Apremont, qui vivaient toute l'année dans un château bas, inélégant, inconfortable, entouré de sauts-de-loups et de remparts.

C'était le seul ménage simple qu'ils pussent voir dans un rayon de vingt kilomètres autour d'eux. La Beauce n'est pas un pays de villégiature; elle n'attire pas; on ne l'habite jamais complètement, et l'on n'y vient que pour les tirés de perdreaux, en automne. Alors, c'est la vie de château moderne, avec son faste, dépourvue de cette cordiale gaîté qui accompagnait autrefois les amusements simples. Le comte et la comtesse d'Angély, qui habitent le magnifique château de Rorémont, sont les chefs incontestés de

ces oisifs élégants, lancés dans la surenchère du luxe et les réceptions à effet. Ils sont là presque toute l'année, et s'appliquent à donner à leur maison une réputation de joyeux entrain. Ils accueillent les Flavier avec enthousiasme, escomptant en eux de nouveaux compagnons de plaisir.

« J'espère bien que vous n'allez pas vous terrer à Guerneville comme des loups, dit Mme d'Angély, et qu'on va vous voir au tennis des Champignoles et au golf de Rorselles.

— Nous irons certainement quelquefois, si nous y sommes invités.

— J'en fais mon affaire », répond Mme d'Angély, qui est très heureuse de patronner les nouveaux arrivants.

C'est une femme agitée, toujours en quête de distractions, légère par entraîne-

ment et par principe et non pas par goût. Sur son compte circulent certaines histoires scandaleuses dont elle s'affligerait si elles étaient exactes. Comme elles sont fausses et qu'elle est très fidèle à son mari, elle ne fait rien pour les arrêter.

M. d'Angély est un lourd gentilhomme chasseur, très courtois, et doué de cette distinction vraiment aristocratique qui n'est guère que l'art d'être impertinent à propos. Il accapare tout de suite Robert Flavier pour lui parler de ses affaires.

« Imaginez-vous, lui dit-il, qu'un de mes fermiers vient de m'écrire pour me demander de lui avancer les sommes nécessaires à la construction de maisons ouvrières autour de ma ferme. Il prétend que c'est pour lui le seul moyen de retenir ses ouvriers, son vacher et son berger.

Il me propose de me payer les intérêts à cinq pour cent. Cette combinaison me paraît très dangereuse. Depuis que le monde existe, les vachers ont couché dans l'étable, et ma foi, n'ont pas eu de maisons bourgeoises...

— Cependant, hasarde Robert, sans conviction, la vie d'un ouvrier de ferme n'est guère normale. Ne vivant ni avec sa femme, ni avec ses enfants, il ne peut être qu'un célibataire ou un mauvais mari.

— Cher Monsieur, je vois que votre jeunesse est imprégnée d'idées humanitaires, comme toute la jeunesse actuelle. Les faits sont plus brutaux que les rêveries. En admettant que mon fermier puisse me verser cinq pour cent de mes avances, ce qui est douteux, la plus-value de ma ferme ne serait pas proportionnelle à l'avance

que j'aurais consentie. Si je viens à la vendre, elle ne vaudra pas mille francs de plus parce qu'elle contiendra des maisons ouvrières. »

Et sur ces mots il emmène Robert dans la salle à manger monumentale, où le thé est servi.

En revenant chez eux, Suzanne et Robert, dans la petite charrette anglaise, échangent leurs impressions :

« Penses-tu retourner souvent à Rorémont ? demande Suzanne.

— Certainement, c'est une maison joyeuse qui nous empêchera de devenir trop moroses et nous conservera élégants et distingués. M. et Mme d'Angély ont été si aimables !....

— Sans doute, et je leur en sais beaucoup de gré. Mais leur fréquentation est-

elle indispensable ? Ne risquons-nous pas de perdre à leur contact plus que nous ne gagnerons... »

Robert ne comprend pas cette austérité. L'idée que sa femme pourrait devenir frivole le fait sourire. Il la sait si sage... trop sage.

Après les visites des voisins, il fallut entrer en contact avec les gens du village. De longue date, Robert connaissait le curé, l'abbé Froity, excellent gardien du dogme, médiocre apôtre, intransigeant et inactif. Il avait un visage taillé à coups de serpe, un grand nez droit et des cheveux raides.

Ses paroissiens lui laissaient, hélas ! des loisirs, qu'il employait à soigner ses abeilles.

Robert constatait que, depuis le temps

de sa jeunesse, on avait changé les paysans de Guerneville. Vingt ans de démocratie en avaient fait des primaires orgueilleux, très fiers de leur savoir, très conscients de leurs droits, et très jaloux de toutes les supériorités.

Pourtant cette race beauceronne avait d'excellentes vertus naturelles : elle était travailleuse jusqu'à la limite de ses forces, amoureuse de sa terre, relativement sobre, et constante dans ses affections. Très méfiante, elle ne se livrait qu'à la longue, mais une fois qu'elle avait donné sa confiance, elle ne la reprenait plus.

Robert s'amusait à démêler tous ces caractères, en dilettante pour qui le spectacle de la vie est la meilleure joie.

Il connaissait déjà presque tous les hommes qui habitaient Guerneville et

les hameaux : Centrat, le gros fermier, qui, avec Levassor, était le plus riche du pays, Göache, le marchand de bestiaux alcoolique, qui battait sa femme, Leroy, l'épicier, le seul qui fréquentât l'église et qui eût vraiment la foi, et toute la masse des paysans, types pareils, aux cheveux plats, aux oreilles grossièrement ourlées et garnies de poils, au visage glabre.

Il n'y avait dans leur existence qu'un seul but : gagner ; et certes cette préoccupation était excusable chez des gens qui avaient la vie si dure. Deux forces se disputaient leur âme et leur bulletin de vote : le matérialisme d'un côté, qui flattait leurs appétits, qui augmentait leur bien-être, et d'autre part la vieille doctrine catholique, adaptée aux besoins présents.

Il y avait une infinité d'autres petites forces, mais toutes, dans leur essence, se ramenaient à celles-là.

Robert se promettait d'assister, sans y prendre part, à cette lutte héroïque. Il voyait se dessiner le mouvement tournant des catholiques, qui, s'appliquant aux œuvres sociales, essayaient d'enlever à leurs ennemis le bénéfice de l'augmentation du bien-être. Mais il croyait que la victoire resterait à ce que le paysan appelait « les idées du jour » : elles auraient toujours la supériorité de la surenchère sur le catholicisme. Les hommes vivraient dans la satisfaction de leurs instincts naturels, avec, pour limites, les règles de morale élémentaire sanctionnées par les lois. Et Robert ne s'attristait point outre mesure de cet état

de choses : « La terre continuera à tourner, se disait-il, et le catholicisme ira rejoindre, dans les musées rétrospectifs de l'histoire, les religions des Grecs et des Assyriens. »

Robert et Suzanne furent bientôt entrés, en saisissant un prétexte, dans toutes les maisons du village; car Suzanne désirait connaître tout le monde.

L'une des dernières maisons qu'ils visitèrent fut celle des François.

« C'est la seule, avait dit Robert à sa femme, qui soit digne d'être observée. Le chef de famille, Jean François, est un enfant trouvé. J'ai toujours supposé qu'il était le fils d'un grand seigneur, tant sont frappantes, chez ce braconnier et cet ivrogne, la noblesse de l'attitude et l'élégance du visage. »

Jean François pria, d'un geste noble, les châtelains de s'asseoir.

« Je suis très honoré de votre visite, Monsieur Robert, dit-il, et aussi que votre dame se soit dérangée. On m'avait bien dit dans le pays que vous n'aviez pas mal choisi. »

Veuf, il vivait avec sa fille, qui n'avait pas brillante réputation. On prêtait à Louise plusieurs amants et le hardi regard de ses yeux en amande, les bandeaux de cheveux qui cachaient son front, ses parfums violents et ses robes provocantes ne permettaient guère de croire à sa vertu. Suzanne surmonta son impression d'antipathie pour lui dire quelques mots bienveillants. Sait-on jamais où peut porter une bonne parole ? Mais elle quitta bientôt cette maison pour continuer

sa tournée de visites dans le village.

Cette distraction elle-même s'épuisa vite, et Robert et Suzanne s'enfermèrent au château.

La pluie avait pris possession de la plaine, noyant ses lointains dans la brume grise, descendant en filets serrés sur les bois impassibles et sur les champs résignés.

Robert passait presque toutes ses journées avec sa femme dans le Pavillon aux livres. Qu'aurait-il fait dans les champs, où les travaux de la terre étaient suspendus par le mauvais temps ?

Suzanne et lui s'aperçurent alors que dans la vie qu'ils avaient choisie, ils allaient être tout l'un pour l'autre.

Cette constatation n'effraya pas Suzanne. Elle avait été élevée en province,

par une tante, morte depuis deux ans, dont la grande terreur avait été que sa nièce, en sa qualité de fille unique devint égoïste. Lorsque Suzanne disait : « Je m'ennuie », Mlle d'Aigier lui répondait : « Ne t'occupe donc pas tant de toi-même ». Elle avait ainsi développé son caractère, mais elle n'avait pas songé à orner son esprit.

Aussi Suzanne ne rêvait-elle jamais, ne concevant la vie que dans ses réalités précises, dans les devoirs et dans les joies de la famille. Avoir son mari constamment près d'elle, avoir des enfants à soigner, et une grande maison à diriger, avec les accessoires de la basse-cour et du potager, n'était-ce point tout ce qu'il fallait pour être heureuse ?

Robert au contraire, plus tourmenté,

plus exigent, cherchait dans la vie les grandes émotions de la passion et les secousses de l'ambition. Ce fut bien vite pour lui une déception de ne point rencontrer dans sa femme le même goût des choses de l'esprit qui le dominait.

Il avait décidé de former Suzanne à sa guise, et de faire de son esprit le temple idéal de tout ce qu'il avait lu de plus parfait, de tout ce que son imagination rêvait de plus beau.

Expérience dangereuse, qui risquait d'entraver pour toujours le développement naturel d'une âme simple, pour la compliquer et la fausser comme à plaisir !

Bien vite d'ailleurs Robert éprouva dans cette tâche une amère désillusion. Suzanne semblait ne point comprendre son désir. Voici même qu'elle taxait de

chimère tout ce qui n'était point la vie réelle ; et les ambitions artistiques de son mari lui semblaient étrangères et même un peu dignes de pitié.

« Pourquoi ne lis-tu pas davantage ? lui demandait Robert.

— Mon pauvre ami, comment aurais-je le temps de lire, avec cette grande maison à installer, mes domestiques à former, mes visites à faire aux gens du village ? »

Robert aurait moins souffert de ce désaccord, qui allait s'agrandissant, s'il avait conservé sa situation d'officier. Désencadré, dans cette solitude à deux qui est si dangereuse, il devait tout attendre de sa femme : elle lui tiendrait lieu d'ami, de camarade, de relations, de distractions. C'était trop demander à la pauvre Su-

zanne, à cette jeune âme simple, droite, incapable de complication. Elle ne comprenait pas ce que son mari voulait d'elle ; quand elle le voyait triste, elle se reprochait de ne pas lui faire la maison assez confortable, la cuisine assez bonne, le nid assez chaud. Et ce n'était point cela dont il souffrait.

Cependant, comme il semblait lui en vouloir de ne pas s'intéresser assez aux choses de l'esprit, une après-midi qu'il était à la chasse, elle se rendit au Pavillon aux livres, et, pour lui faire plaisir, elle se mit à résumer *le Rouge et le Noir*, dont il lui avait vanté la valeur.

Son travail ne fut qu'une réfutation un peu puérile de l'anti-cléricalisme de Stendhal.

Ce jour là, Robert était précisément

dans une de ces dispositions maladives dont il avait hérité de son père. Pour chasser sa tristesse, il avait décidé de parcourir tout le domaine le fusil sur l'épaule.

Lorsqu'il revint, las d'avoir inutilement poursuivi dans les terres molles une compagnie de perdreaux, Suzanne entendit le bruit de ses bottes sur les dalles du perron et se précipita dans ses bras. Son étreinte, et les lumières, et la douce chaleur de la maison étourdirent l'homme, qui revenait, fatigué, de la grande plaine humide. Il se sentit pénétré par la joie d'avoir un foyer. Il embrassa Suzanne, et après avoir quitté ses vêtements de chasse, il alla la rejoindre dans le Pavillon, où le thé était préparé.

Un feu joyeux illuminait les rayons

chargés de livres, les chaises de cuir sombre, la table en noyer massif et tout ce décor où il était si facile d'être heureux.

Mais Robert remarqua que sa femme avait un corsage qui lui allait mal, et que ses cheveux étaient en désordre. Il lui en fit l'observation :

« Pourquoi ne te soignes-tu pas davantage ? Il ne faut pas se négliger à la campagne ! »

Suzanne pensa que s'il l'avait vraiment aimée, il n'aurait pas remarqué ces petites négligences, qui ne lui étaient pas coutumières. Alors, dans une minute de découragement, dans la peur aussi d'être ridicule avec son apologétique du christianisme, elle saisit le résumé qu'elle venait de faire et le lança dans la cheminée.

Robert demanda :

« Qu'est-ce que tu jettes donc ainsi dans le feu?

— Rien, dit-elle, des papiers inutiles. »

Mais le cœur gros, en reprenant sa broderie et tandis que Robert atteignait un livre, elle regarda se consumer la page qu'elle avait écrite. Et toute sa bonne volonté s'en allait avec la flamme...

Robert continua à lire jusqu'au dîner, et, bien qu'il eut eu cent fois la pensée de commenter à sa femme ce qu'il lisait, il ne le fit pas, se demandant s'il l'intéresserait.

Ce fut seulement le soir, comme chaque soir, que Robert s'avoua son injustice, et comprit son bonheur. Suzanne et lui gagnaient leur chambre après une courte soirée, en vrais campagnards, à

qui le grand air fait désirer le sommeil.

Lorsqu'il la tint dans ses bras, à demi-dévêtue, devant la cheminée où flambaient d'énormes bûches, l'amour le reprit tout entier. La flamme éclairait, comme une rampe, le fin menton, les lèvres fraîches, les yeux troublés de désirs de Suzanne. Et la gracieuse chambre Louis XV, s'illuminait comme un féérique décor d'amour, avec ses trumeaux copiés de Boucher, avec son lit contourné aux courtines à girandoles, aux draps blancs déjà entrouverts.

Ah! le vent pouvait chasser la pluie contre les fenêtres, et, au dehors, la vie pouvait être remplie d'amertume! Robert avait là, en cette chambre tiède, le secret du bonheur. Il tenait la coupe d'ivresse

et de magie, où il pouvait puiser la joie d'oublier, pour une minute, les chimériques chagrins de son cœur, et les révoltes de son esprit, et les regrets de son passé !

Mais le lendemain, la même scène se reproduisait ; et, Robert, poussé par je ne sais quel mauvais génie, essayait encore d'ouvrir à Suzanne de nouveaux horizons artistiques.

— « Vous ne vous êtes pas ennuyée ce matin, lui demanda-t-il, pendant le déjeûner, reprenant ce « vous », qu'il avait, depuis Châteaudun, abandonné avec l'uniforme ?

— La vie ne serait pas drôle ici si je ne vous aimais pas, Robert. Mais je vous aime.

— Vous n'avez pas encore épuisé toutes

les distractions de Guerneville. Vous ne lisez pas, mon amie. »

Le soir du même jour, lorsqu'il fut de nouveau en tête-à-tête avec elle, dans le Pavillon aux livres, il ouvrit par hasard la Bible, chercha le Cantique des Cantiques et commença de lui lire le Chant passionné.

Elle écouta d'abord avec attention ; mais la poésie primitive, éternellement jeune du vieux livre, lui échappa ; elle sourit aux comparaisons naturelles que charriaient les phrases du barde rustique, et le ton ému de Robert lui parut incompréhensible. Un ordre à donner à l'office la préoccupait. Elle finit par sonner, et lorsque le domestique se présenta, Robert, agacé, interrompit sa lecture qu'il refusa de reprendre.

Harcelée de la sorte, Suzanne se mit à lire.

Elle commença à négliger les soins du ménage pour se plonger dans les romans. Ils la captivaient au point qu'elle laissait passer l'heure de sa visite quotidienne à la petite église de Guerneville.

D'ailleurs Robert ne l'encourageait pas à la piété. Elle espaçait ses communions, et quand, dans le lit commun, elle voulait s'échapper de ses bras pour la messe matinale, il la retenait, en embrassant ses yeux, et en lui disant : « Ne te lève pas encore, je ne veux pas que tu m'abandonnes déjà... »

Suzanne avait rêvé d'épouser un mari qui fût, sur les questions religieuses, complètement d'accord avec elle. Ce qui la rassurait, c'était le respect admiratif

que Robert affichait pour le catholicisme. Elle savait aussi, parce qu'on le lui avait appris, que les hommes sont tous pareils, et qu'il ne faut pas trop leur en demander. Mais le contact quotidien de ce dilettante ébranlait les bases de sa foi. Si peu qu'elle eut lu, elle sentait que l'esprit de son mari était imprégné de la philosophie de Renan. Il disait, reprenant les paroles mêmes du célèbre écrivain, à la fois incrédules et respectueuses :

« Qu'est-ce que Dieu pour l'humanité si ce n'est le résumé transcendant de ses besoins suprasensibles, la catégorie de l'idéal... »

« Oh Dieu ! C'est lui qui est et tout le reste qui paraît être !... »

« Pour la grande majorité des hommes

le culte établi n'est que la part d'idéal dans la vie humaine et à ce titre, il est souverainement respectable... ».

« Le paysan sans religion est la plus laide des brutes, ne portant plus le signe distinctif de l'humanité... »

Il aimait à citer une autre phrase du maître :

« La réflexion est trop avancée, l'imagination trop refroidie pour permettre les superbes contre-bonsens. Rien ne fera revivre la poésie merveilleuse, devenue à jamais impossible ».

Il assimilait toutes les religions et semblait les aimer toutes d'un égal amour.

Et le scepticisme, aussi versé goutte à goutte, dans l'âme de Suzanne, finissait par pénétrer dans ce terrain vierge, où devait lever aussi bien la bonne et la

mauvaise semence. Sa foi était encore vivante ; mais, parce qu'on tarissait la source qui alimentait sa sève, elle allait se dessécher peu à peu, pour tomber, comme une branche morte, un jour de grand vent, sous une bourrasque.

Le printemps arrivait, et Robert s'attristait de ne pas recevoir plus souvent la visite de ses anciens camarades. Mais de Régier, et Flandin, qui s'étaient aventurés une fois jusqu'à Guerneville, attendaient, pour une nouvelle visite, le retour des beaux jours. Les officiers possèdent la certitude d'être entourés, où qu'ils aillent, de charmants camarades et de bons amis. Quand ils changent de garnison, ou qu'un compagnon les quitte, ils oublient vite.

Seul, Raoul d'Humery venait assidû-

ment toutes les semaines. Robert en était touché :

« C'est sur lui que je comptais le moins, disait-il à sa femme, et c'est lui qui me montre le plus d'affection. »

En réalité, Raoul venait à Guerneville surtout à cause de Suzanne. Il avait entrepris un siège en règle du cœur de la femme de son ami, et commençait ses travaux d'approche. Suzanne ne s'en doutait point ; le regard affectueux, la voix chaude du séducteur la caressaient sans qu'elle s'en effrayât. Elle se sentait un peu troublée devant lui, mais sa parfaite honnêteté la rendait incapable de soupçonner le danger et de se prémunir contre lui.

CHAPITRE IV

Chaque matin maintenant Robert distribue le travail de la journée. Il s'est déjà créé des habitudes. Après être passé à la maison du jardinier, il se rend à Bissey, où le fermier Levassor le tient au courant du travail de la ferme. Il parcourt la plaine, pour voir exécuter les travaux. Parfois il prend les bras de la charrue et il laboure. Il essaie son bras au geste du semeur. Il vérifie les attelages, mesure la profondeur des sillons, et prend en note les quantités de semences et d'engrais répandus dans chaque champ.

Comme c'est le matin, et que le soir seulement il est triste, il se réjouit de sa vie saine. Le printemps arrive à tire-d'ailes. D'innombrables brindilles vertes jaillissent de la terre. Quand un oiseau s'enfuit, un autre oiseau s'envole avec lui. Les taillis du parc sont parfumés de l'odeur des violettes invisibles; et les talus des chemins sont étoilés de petites marguerites blanches.

Robert se mêle déjà à la vie du pays; il se rend aux foires et aux marchés. Il cause avec les gros cultivateurs de la contrée, qui sont les maîtres incontestés de leur village. Car ici la propriété est anonyme; la plupart des propriétaires, véritablement coupables, n'ont jamais vu leurs « fermes en Beauce ».

Robert s'attriste de l'indifférence qu'il

constate autour de lui. Parce qu'il appartient à une certaine classe sociale, il craint de rencontrer des préventions; mais à peine a-t-il soulevé au début quelque curiosité. Ici chacun vit pour soi, et personne ne s'occupe du voisin. Vivre en paix et gagner de l'argent sont les grands buts de ces paysans travailleurs, sobres et matériels.

Le projet de minoterie commence à se préciser. L'acte de Société est déjà signé, et Robert a jeté dans cette entreprise le quart des quatre cents mille francs nécessaires à son fonctionnement. Son associé, M. Hirner, en a versé autant, et le reste a été obtenu par une émission d'obligations. Une ancienne brasserie servira de local, et un moteur de cent chevaux y sera installé incessamment.

Presque chaque matin Robert se rend chez M. Hirner, gros marchand de grains à Guerneville. Ils causent longuement, et se fixent avec netteté leurs attributions respectives. Robert sera chargé de la partie technique, de la surveillance de la comptabilité, et de la vente des farines. Hirner fréquentera les marchés pour l'achat des grains. Ils ont calculé que les rendements du pays en froment permettront de travailler cent quintaux par jour, ce qui laissera, intérêts payés, une marge de bénéfices intéressante.

Ce matin-là, un des premiers de la seconde quinzaine de mai, Robert donnait comme d'habitude ses ordres à Baconnier. Le vieux serviteur, mi-garde, mi-jardinier, écoutait avec attention son jeune maître. Avec sa moustache raide et

ses cheveux plats, son visage tanné et ses yeux clairs, c'était un type achevé de Beauceron, dur à lui-même, dur aux autres. Il avait été dix ans soldat avant d'entrer chez Mme Flavier, et plusieurs fois par an, quand il avait trop caressé la dive bouteille, son passé militaire lui revenait. Il commandait l'exercice, et sa femme et sa fille lui obéissaient.

« Tu auras soin de ratisser, expliquait ce matin-là Robert, qui tutoyait, depuis son enfance, son vieux serviteur, car nous attendons du monde.

— Il faut que je dise à Monsieur que j'ai surpris hier le père François en train de poser des collets au bois du Moulin Cassé...

— Fais-lui un procès », répond distraitement Robert.

Et reprenant son idée première :

« Pour l'arrivée des voyageurs tu n'as rien à faire. Puisque l'automobile est arrivée avant-hier, j'irai chercher moi-même Mme et Mlle Mounier à Guerneville. »

Ce sont en effet la femme du général et sa fille qu'attendent les Flavier. Elles ont fini par céder aux instances de Robert qui les a invitées bien des fois à venir passer chez lui quelques jours. Suzanne n'est qu'à demi satisfaite de cette visite. Elle sait, par les confidences de son mari, qu'il a été l'ami d'Édith Mounier. Mais jusqu'à quel degré d'intimité ont été leurs rapports ? Robert lui-même a été incapable de lui dire s'il avait aimé Édith. Suzanne sent seulement que le moment est mal choisi pour cette visite.

Elle s'inquiète d'autant plus qu'elle est souffrante. Les premiers malaises d'une grossesse la condamnent au repos. Robert et Édith vont donc sortir seuls ensemble ; le rappel de leurs souvenirs de Lunéville les remplira de la même émotion. Comment luttera-t-elle, de sa chaise longue, contre la force des : t'en souvient-il ?

Elle n'en accueillit pas moins de son mieux la vieille Mme Mounier, qui restait accablée par ses chagrins successifs, la perte de son mari, la vie manquée de sa fille, et cette pauvreté qui lui semblait si dure parce qu'elle avait connu l'opulence et les honneurs. L'entrain d'Édith contrastait avec sa tristesse dolente. L'énergie se lisait dans le regard gris de la jeune fille, qui semblait un défi

à l'adversité, dans ses lèvres minces, dans le dessin accusé de ses sourcils noirs.

A peine étaient-elles arrivées, par un orage épouvantable, que le facteur annonça, en apportant les lettres, qu'il était passé, un quart d'heure plus tôt, au hameau de Martinville, où Robert possédait une petite ferme, louée encore pour de nombreuses années. L'orage venait d'y fracasser un orme et d'ébouler le mur de l'étable. Le fermier réclamait instamment une visite du propriétaire pour ordonner la réparation.

Robert décida d'y aller en automobile dans l'après-midi, et, vers trois heures, il proposa à Édith de l'accompagner. Suzanne, fidèle à la consigne du médecin, resta avec Mme Mounier.

Robert lança bientôt la voiture sur la route droite, et en quelques minutes ils arrivèrent au chemin de traverse qui aboutit à Martinville. L'orage de la matinée avait rempli de boue les ornières. Robert jugea imprudent d'y engager l'automobile. Il la laissa dans la cour d'une petite ferme ; et, bien qu'il y eut deux kilomètres à faire à pied, il partit avec Édith sur le bas-côté du chemin, qui leur laissa juste la place de marcher côte à côte.

Après les grandes pluies du matin, la terre se gorgeait véritablement de soleil ; les tiges des avoines et des blés, encore humides, étincelaient comme des filaments d'or. La plaine bigarrée offrait aux yeux sa mosaïque de petits champs, coloriés différemment par le jaune des sanves,

le blond des seigles et les mille verts des jeunes moissons.

Le soleil, grand magicien, présidait au labeur recueilli de la nature entière, qui préparait déjà les grandes fêtes de la moisson.

« Savez-vous que je commence à aimer votre pays, dit Édith d'un ton enjoué! Jamais je ne l'ai compris comme aujourd'hui.

— N'est-ce pas qu'il est beau? répondit Robert. Regardez comme il vient à nous, comme il se mêle à nous, comme il est intime !

— Oui, dit-elle, il est simple, comme la vraie beauté. Si vous saviez combien, à force de voir le bluff s'étaler partout, je l'ai pris en horreur... J'en ai tant souffert! »

Et comme Robert ne répondait pas, écoutant s'en aller dans les champs, au milieu du silence, sa voix fraîche :

« J'ai bien compris votre détermination de quitter l'armée, allez, et de vous tailler une vie plus personnelle, moins en surface, plus en profondeur.

— Ne dites pas de mal de notre ancien métier, Édith. Il m'a donné de si grandes joies !

— Personne ne l'a aimé comme je l'ai aimé ; personne, aussi bien que moi, n'en a senti les élégances, les droitures, les amitiés, la discipline. Mais j'en suis une victime : j'ai bien le droit de lui en vouloir à certaines heures.

— Une victime, pourquoi donc une victime ? »

Elle n'osa pas répondre : « Si j'avais eu

deux cent mille francs de dot, si je n'étais pas l'otage dont nous avons souvent parlé ensemble, vous m'auriez peut-être épousée. » Mais toutes les misères de sa vie de jeune fille lui revinrent à l'esprit, et elle dit, avec un pli d'amertume au coin de la lèvre : « Vous le savez bien »...

Il le savait en effet. Il soupçonnait qu'elle l'avait aimé et qu'ils avaient été très proches, et brusquement très loin du vrai bonheur. Il se rappelait qu'elle avait été entourée, adulée, courtisée par les officiers qui étaient à Lunéville sous les ordres de son père. Elle avait eu sa cour d'admirateurs ; on s'était disputé ses valses et ses tennis, et c'est lui, toujours lui, qu'elle honorait de ses faveurs, avec lequel elle patinait, qu'elle choisis-

sait pour l'accompagner quand elle chantait. Mais il savait aussi qu'un an après la mort du général, elle avait refusé un vieux commandant, qui avait cru lui faire un honneur en demandant sa main.

Et jamais encore la dureté du destin qui les avait éloignés l'un de l'autre, ou, pour mieux dire, la lâcheté de son cœur, qui avait eu peur de la vie, ne lui était apparue avec tant d'évidence. Un peu de fatigue cependant engourdit sa pensée, où il n'y eut plus place que pour un vague contentement d'être là, sous le grand soleil, au milieu de ce pays aimé, bourdonnant de bruits connus, à côté d'elle.

Il se souvint qu'il n'avait jamais pu décider sa femme à l'une de ces promenades à pied qu'il aimait tant, d'où l'on

revient toujours d'accord, fondus dans la même fatigue ; et, brusquement, à sa joie se substitua une montée de désespoir, violente, venue des profondeurs troubles de son être.

C'était trop stupide de gâcher ainsi sa vie ! Le bonheur, il le savait là, dans la conquête de ce cœur qu'il sentait tout proche du sien, qui l'avait aimé, qui l'aimait encore. Édith venait de prendre son bras pour franchir un mauvais passage du chemin. Il sentait contre lui la tiédeur de son corps alerte, souple, désirable. L'envie le tenaillait de lui crier : « Édith, il en est temps encore... » Mais quoi, faire d'Édith sa maîtresse ! l'aimer dans le mensonge et la lâcheté ! trahir Suzanne ! Une force intérieure, quelque scrupule religieux, échappé à la ruine

des croyances de sa jeunesse, couvant encore, étincelle de la foi, sous son dilettantisme, le rendait incapable de ces bassesses... Non, non, entre Édith et lui il y avait bien l'irrémédiable ; il y avait l'irréparable ; il y avait l'éternel adieu des pauvres cœurs qui, se cherchant depuis toujours, ont fini par se trouver, et qui, par folie ou par devoir, (qui le saura jamais ?) se quittent pour reprendre chacun dans la nuit leur triste route. Il était trop tard, et toute la mélancolie de cette pensée jeta dans l'âme de Robert un si amer regret que ses traits se contractèrent et que sa compagne demanda :

« Qu'avez-vous donc, vous pâlissez ?

— Je n'ai rien... le soleil... »

Ils passaient à quelques centaines de mètres d'un moulin à vent, nommé le

Moulin de la Croix brisée, et Édith, qui n'en avait jamais vu de près, manifesta le désir de le visiter. Ils firent donc un détour, qui les amena à un point plus élevé, balayé par le vent. La légende voulait qu'une croix, élevée près du moulin, en souvenir d'un accident, eût été démolie par un sectaire qui, sur-le-champ, avait été foudroyé par le feu du ciel.

Ils gravirent l'échelle branlante, et bientôt leurs deux têtes apparurent ensemble, blanchies de farine, par l'étroite lucarne du meunier. Leurs yeux ne se lassaient pas de contempler l'immensité plate, bariolée, d'où Guerneville émergeait avec ses grands arbres. Les craquements du bois, le déplacement d'air provoqué par les grandes ailes, le bruit de la

meule, régulier comme le bruit d'une hélice, leur donnaient l'impression de voguer, dans un navire aérien, vers des pays de rêve. Amants éperdus, vers quel lieu inconnu, vers quelle île enchantée, vers quel gouffre peut-être les entraînait le vaisseau de leurs destinées ?

« Votre minoterie va tuer ce moulin, qui tourne depuis si longtemps, dit Édith. N'avez-vous pas honte ?

— C'est la dure nécessité de la vie moderne. Il n'y a plus de place pour le pittoresque... »

Et, faisant un retour sur lui-même, il ajouta tristement : « Pas plus que pour le sentiment »...

Il fallut quitter ce coin de solitude pour se rendre à la ferme de Martinville, bâtie au milieu des champs. Robert put

se rendre compte aussitôt du peu d'étendue du dommage. La foudre avait brisé, le matin même, un grand orme, dont la partie supérieure pendait, lamentable, au milieu de la cour. En tombant, une grosse branche avait défoncé le mur de l'étable. Les vaches restaient attachées au ratelier, qui tenait encore. Étonnées, elles regardaient au dehors de leurs bons yeux, et léchaient le salpêtre que l'éboulement du mur avait dégagé.

Bien vite les instructions furent données par Robert pour une réparation immédiate. Et lorsqu'il eut terminé, Édith et lui, en sortant de la ferme, par le portail qui la reliait à la campagne, restèrent éblouis par le coucher du soleil.

Il s'enfonçait dans la terre au milieu

d'une apothéose. Dans le ciel, dégarni par ailleurs, tous les petits nuages semblaient accourus pour lui faire honneur. Il y en avait de rouges en forme de boucliers ; il y en avait de roses en forme d'ailes, et il y en avait d'un vert léger en forme de vagues. Un nuage tamisait l'éclat du soleil ; et, quand il fut au ras du ciel, un troupeau de moutons, entouré d'un halo de brume, traversa son disque doré. Le berger suivit, comme sur un écran d'ombres chinoises. Et puis le soleil disparut lentement, et les nuages rouges, roses, et verdâtres pâlirent peu à peu, et prirent des nuances de plus en plus rares. La plaine devint toute grise, comme envahie par une pluie de cendres, et la nuit commença à se coucher dans les champs, enveloppée de grands voiles de brume.

Le moulin de la Croix brisée était maintenant caché par une ondulation du sol. Édith et son ami ne voyaient plus que ses ailes qui, alternativement, dans le lointain, sortaient du sol.

Ils revenaient lentement en silence. Parce que leurs pas s'étaient confondus, et que leurs regards avaient contemplé le même spectacle, une fatigue pareille les engourdissait, faite des mêmes sensations éprouvées, des mêmes troubles, des mêmes regrets.

Quand ils retrouvèrent l'automobile, le jour était presque mort et ne se prolongeait plus que dans les flaques d'eau des ornières. Ils retournèrent à toute allure à Guerneville, le visage fouetté par l'air froid du soir. Édith aida Robert à éteindre les phares, à fermer les portes du garage,

avec cette simplicité, avec cet entrain obligeant qui faisait le fond de son caractère.

Ils gravirent les grandes marches du perron et rentrèrent. Et avec eux la vie de ces lieux s'enferma dans la maison tiède. Il n'y eut plus aucun bruit dans la campagne, envahie par la nuit, plus rien que le glissement souple de la chouette au-dessus des bois violets du parc, et les sauts furtifs des fouines dans les taillis du Bois Brûlé.

Suzanne attendait avec une inquiétude croissante la fin de cette promenade qui s'était prolongée si tard.

Sa tristesse se compliquait de dépit, parce qu'elle avait été obligée de faire des frais pour Mme Mounier, et d'écouter ses lamentations durant toute l'après-

midi. Elle accueillit son mari avec un pâle sourire, dans le Pavillon où elle se tenait plus volontiers qu'au salon. Il lui dit bonsoir avec un air fermé, presque hostile.

Edith s'empara bientôt d'un album où étaient réunies quelques reproductions des chefs-d'œuvre de la peinture italienne.

« Portrait d'homme ! s'écria-t-elle tout-à-coup en présentant une photographie au jour de la lampe, et en la reculant. Ne croirait-on pas que ce vieillard va parler ? Comme il est vivant ! Il me semble revoir ce portrait au palais Pitti... Que vous êtes à plaindre, Suzanne, de ne pas connaître Florence ! »

Elle resta silencieuse un instant ; et, avec la même émotion avec laquelle Stendhal signait Milanese :

« Ah ! Firenze ! murmura-t-elle. »

Son esprit s'en allait vers les Uffizi, vers les jardins Boboli, vers les Cascines, vers Fiesole, vers toutes ces merveilles que son père lui avait fait autrefois contempler, employant à voyager avec sa fille tout son temps et tous ses revenus disponibles. Voici même que les notes joyeuses d'un carillon de couvent, qui la réveillait chaque matin à Florence, dans sa petite chambre d'hôtel, se mirent à bourdonner à son oreille. Elle essaya d'en retrouver sur le piano la mélodie ancienne, empruntée à quelque chant grégorien, et commença à discuter avec Robert de la musique palestrinienne.

Suzanne avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, et écoutait, sans presque s'y mêler, cette causerie artis-

tique : car elle n'était pas musicienne. Elle se faisait un peu l'effet de Cendrillon au coin du feu. Elle renonçait à suivre son amie et son mari sur les hauteurs. S'il avait été question de se dévouer, de se donner du mal, de se sacrifier, elle aurait été certainement la première. Mais il ne s'agissait ici que de mots sonores, sans application dans la vie réelle, et, dans ce royaume des fictions, elle savait bien qu'Edith l'emportait.

Le sentiment de son infériorité lui était si cuisant qu'elle décida sur-le-champ de se cultiver l'esprit et de continuer à lire.

Cependant, sur la demande d'Edith, Robert s'était mis au piano. Il ne l'avait pas fait une seule fois depuis le jour de son arrivée à Guerneville, et, en le constatant, en songeant que l'hommage de

cette mélodie ne lui était pas destiné, Suzanne sentit son cœur se gonfler d'une immense tristesse...

Maintenant, c'était Edith qui jouait « le Printemps » de Grieg. Robert écoutait. Et voici qu'en fermant les yeux, il voyait crouler les murs du Pavillon, comme les décors d'un palais de féérie. Il revoyait le moulin perdu dans la plaine, et il lui semblait qu'à travers les mille fanfares du printemps, sur les vagues des jeunes moissons, le moulin commençait à voguer. Une sève nouvelle courait dans son âme. L'éternel effort du cœur de l'homme vers un amour plus parfait l'entraînait au pays dont la porte est cachée aux humains. Edith, de ses doigts magiques, soulevait un coin du voile qui en dérobait l'entrée à ses regards ; penché

vers ce paradis, l'âme tendue, il se prenait à croire, pour un instant, qu'il pouvait entrer... et... Contempler. Non, nous ne sommes point faits, avant le Jugement, pour la terre promise et désirée des amours sans souffrances. Nos amours sont mélangées de regret, attristées de remords, tourmentées d'infini...

CHAPITRE V

Suzanne lisait. Peu entraînée à discipliner son esprit aux études sérieuses, elle délaissait les livres d'histoire et de philosophie. Elle ne dévorait que des romans, ce dont son mari lui savait peu de gré.

A mesure que la saison s'avançait, Robert, plus occupé, restait absent plus longtemps. Juillet dardait Guerneville de rayons brûlants. Pour éviter la grosse chaleur, Robert commençait, dès quatre heures du matin, son inspection dans les champs, et réglait les détails délicats du

départ de Levassor. Toutes ses après-midis étaient occupées par la mise en place des machines de la minoterie.

Suzanne, énervée par l'attente du petit être qu'elle sentait déjà tressaillir dans ses entrailles, mais qui déformait à peine sa taille, allait choisir un livre dans le Pavillon, et l'emportait dans le parc pour le lire.

Elle ne pouvait décidément s'accoutumer à ce pays monotone, plat, sans verdure et sans eau. L'âme de ses grands horizons lui restait étrangère ; et l'enthousiasme qu'il provoquait chez son mari lui paraissait incompréhensible. C'est que Robert l'avait connue enfant, cette plaine à qui le soleil prêtait la splendeur de ses jeux d'ombre et de lumière. Il l'aimait sous les grands

nuages blancs chassés par le vent et galopant à travers le ciel bleu ; il l'aimait sous l'écrasante chaleur de juillet, jaunie par les épis mûrs ; il l'aimait sous la brume légère des matinées de gelée blanche ; il l'aimait aux labours ; il l'aimait aux moissons ; il l'aimait toute nue et habillée de ses trèfles écarlates et de ses moissons dorées.

Suzanne, elle, avait vécu les vacances de son enfance dans un pays coupé de haies, à l'abri du vent, devant les eaux d'un calme étang, qui reflétaient sans imprévu les grands arbres du parc et les deux tours du petit château d'une cousine éloignée. Un horizon borné, peuplé de libellules et de martins-pêcheurs, un boqueteau plus joli à l'automne qu'au printemps, à cause de ses graines aux

tendres couleurs, peint en noir par l'hiver, en blanc par la neige, en vert par les premiers coups de pinceau du printemps, avaient été le seul champ de ses rêves d'enfant et de jeune fille.

Sa sensibilité ne vibrait pas, durant la canicule de cet été-là, devant la splendeur de la plaine immobile, endormie sous la chaleur de Thermidor, et comme recueillie avant l'apothéose de cette moisson tant attendue, qui allait venir avec ses chars branlants de gerbes blondes, avec ses faucheurs et ses glaneuses.

Pour ne pas s'ennuyer, Suzanne se réfugiait dans la lecture.

Daudet l'attira d'abord par sa psychologie facile et la souplesse de son talent. Le cœur de Suzanne se mit à battre successivement pour ces tristes héros dont

un petit hasard insignifiant gâchait toute la vie. Elle s'intéressait au Petit Chose ; elle s'attristait des malchances de Jacques et des trahisons de ces pauvres fantoches que la vie balottait de déchéance en déchéance. Elle s'habituait à ne rencontrer chez aucun d'eux une vraie conscience.

Elle croyait enfin le « Roi en exil » arraché à sa vie de débauche. Mais voilà que, dans le compartiment du train qui devait le conduire à la tête de ses partisans, une femme montait en même temps que lui... et que le roi restait en route, abandonnant ses fidèles au carnage...

Elle entrait avec Risler chez la petite Delobelle, et l'écoutait causer doucement avec cette jeune infirme. Tout le bonheur

de Risler est là, dans l'aveu qu'il va lui faire de son amour. Il se rapproche de son fauteuil, et, tremblante du bonheur entrevu, la fille du tragédien raté suspend le travail de ses doigts... Toc, toc, une main gantée de blanc frappe à la porte. Mme Froment entre en coup de vent : « La voiture est en bas », dit-elle ; et elle reprend Risler. Et le soir la petite Delobelle, qui n'attend plus rien de la vie, va se jeter dans la Seine...

Et comme le soir tombait, sans amener de fraîcheur, sur les gazons desséchés du parc et les arbres languissants, Suzanne fermait son livre et restait assise, les yeux perdus dans le vide, en pensant à la petite Delobelle, et à Jacques le sacrifié, et au petit Chose égoïste, et à toutes ces histoires désenchantantes, qui détrui-

saient peu à peu dans son cœur tous les principes d'énergie.

Après Daudet, elle se mit à lire les chefs-d'œuvre de Maupassant. Elle vécut des heures charmantes, les sens attiédis par les soleils du printemps, la chaleur odorante des salles de bal, le farniente des parties de canot et des promenades en voiture.

Et c'était encore la même médiocrité que dans Daudet, les mêmes personnages sans principes, sans caractère et sans profondeur, se laissant aller, comme des jeunes bêtes, au courant qui les emportait. Dieu lui-même, dont la recherche tient une si large part dans la vie des vrais hommes, Dieu restait inconnu d'eux, et comme inutile.

Après les œuvres de Maupassant, toutes

les créations modernes défilèrent pêle-mêle dans la tête de Suzanne, avec le Disciple, avec Madame Bovary, avec Julien Sorel, avec Salammbô la mystérieuse.

Cependant, toutes ces lectures ne faisaient pas d'elle une femme cultivée. Elle oubliait, au fur et à mesure qu'elle lisait ; et, pour tout profit, elle développait en elle ce sens du romanesque qui existe à l'état latent chez la plupart des femmes. Toute cette nourriture intellectuelle se convertissait chez elle en sentimentalisme. L'amour doré des romans lui faisait regretter son simple amour, et ce sentiment véritable qui n'est pas dans l'hystérique passion des amants, mais dans la mise en commun de la vie, en vue des devoirs de la famille. Elle, qui ne rêvait jamais, commençait à rêver et à s'ennuyer.

Ses pensées n'étaient point toutes favorables à Robert. Elle commençait à le juger, et constatant qu'il ne revenait plus guère chez lui que pour les repas, elle se demandait : « Pourquoi m'abandonne-t-il? » Autrefois, en le voyant s'écarter d'elle, elle se jugeait seule coupable, et ne songeait pas à l'accuser. Aujourd'hui, certains petits traits d'égoïsme de son mari lui revenaient en mémoire, et surtout elle ne lui pardonnait pas le peu d'enthousiasme qu'il témoignait devant l'échéance, chaque jour plus proche, de la paternité.

Les mois succédaient aux mois, et la chaleur durait toujours. Pourquoi donc Robert abandonnait-il en effet sa femme aux suggestions de son esprit, impressionné par les premiers malaises de sa grossesse?

« Il me préfère Édith Mounier, se disait-elle avec amertume ! Quelle supériorité a-t-elle sur moi ? Elle est moins jolie que je ne le suis. Robert ne se laisse séduire que par l'esprit, et Edith a flatté ses goûts artistiques. De quel ton elle disait : Firenze ! l'autre soir; et comme Robert buvait ses paroles ! Que de pose il y avait dans son attitude ! »

Les idées de Suzanne, durant ces longues journées torrides, dans l'accablement de fréquentes nausées, allaient s'assombrissant.

« Robert m'aime encore, pensait-elle ; mais de quel amour avilissant ! de celui qui ne repose que sur le lien fragile de de la chair ! »

De tous, elle le savait, c'est le plus puissant, mais aussi c'est le moins dura-

ble : il ne tient qu'au charme éphémère de la femme.

Robert, au contraire, retrouvait avec plus de joie son foyer quand il rentrait le soir. Sa complication maladive ne résistait pas à la vie pratique ; et son esprit, désormais employé, commençait à se dépeupler de ses chimères.

Il ne s'étonnait point de trouver Suzanne absorbée et de lui entendre parfois répondre à ses propos par un mot aigre. Il attribuait son impatience à son état et n'y pensait plus. Il se résignait à voir l'indifférence se glisser dans leurs rapports, à ne plus connaître que les étreintes sans amour, à ne plus désirer, quand il songeait à Suzanne, que le plaisir de la retrouver le soir. S'il fût resté officier, Suzanne aurait été environnée

d'amies, et, devant les obligations mondaines à remplir, son imagination n'aurait pas travaillé, vacante, comme à Guerneville. Robert le sentait confusément, et cherchait à distraire sa femme. Quand, par hasard, il avait une après-midi libre, il lui proposait de se rendre « au jour » de leurs voisins. Suzanne ne se faisait plus prier comme autrefois ; ces sorties étaient devenues peu à peu pour elle une occupation indispensable.

Le monde est si prenant ! On décide de ne lui donner que ce que l'on veut et de ne rien lui sacrifier de sérieux. C'est impossible. Il faut le fuir... ou le laisser entrer en maître sous votre toit, s'installer à votre foyer, avec ses vanités, ses lâchetés, ses hypocrisies, ses sottises.

C'était presque toujours chez les d'An-

gely que le ménage Flavier se rendait en automobile ; car Robert était presque sûr d'y retrouver tous ses anciens camarades.

Quelle maison joyeuse !

Robert se félicitait de voir sa femme s'y transformer, et se mettre en quelques instants au diapason de la gaieté. Elle n'avait plus cet air désorienté, un peu timide qui l'avait frappé lors de leur première visite à Rorémont.

« C'est un miracle, pensait-il » ; et, dans ces moments-là, il aimait véritablement sa femme.

Un jour qu'ils arrivaient, en passant devant les communs, une grêle de marrons-dinde les accabla. Ils levèrent la tête, et, sur les toits, dans les greniers, ils aperçurent leurs amis qui jouaient à cache-cache, et qui avaient préparé cette

farce pour les nouveaux arrivants.

Ils les rejoignirent aussitôt, et bientôt Raoul d'Humery et Suzanne furent chargés de garder le but ensemble. C'était un gros marronier, dont les branches pendaient jusqu'à terre. Suzanne tournait autour de l'arbre pour empêcher les joueurs d'approcher ; le lieutenant courait après eux, et, de temps en temps, il prenait la main de sa partenaire pour l'aider à courir aussi. Sa main s'attardait dans la sienne ; et, quand ils s'arrêtaient, il la regardait de son beau regard affectueux et prolongé.

La partie finie, le maître de maison décida qu'il faisait trop chaud pour retourner au château, et fit apporter le goûter sur la pelouse. Les domestiques arrivèrent avec des plateaux chargés de

sandwichs, de brioches et de bouteilles. D'Humery s'installa à côté de Suzanne, et lui versa de nombreuses rasades de cidre. Il tenait avec ses voisines et un lieutenant de ses amis des propos remplis de sous-entendus. Il faisait rire tout le monde, sauf Suzanne, qui s'en montra d'abord un peu gênée. Un moment elle se demanda si sa place était bien là, au milieu de cette société inutile ; mais, le cidre aidant, elle finit par faire sa partie dans ce concert de plaisanteries légères...

Les jours suivants elle fut hantée par les souvenirs de cette journée. L'éclat velouté des yeux du lieutenant d'Humery semblait flotter autour d'elle, et, confuse, elle cherchait à le chasser de sa mémoire.

Elle recommença ses lectures dans le Pavillon, et, pour se reposer des romans,

elle prit au hasard, un volume des *Essais de Montaigne*.

A peine l'avait-elle ouvert qu'une lettre s'en échappa, pour tomber sur le sol. Elle développa le feuillet jauni, couvert d'une belle écriture droite, qu'elle reconnut être celle de Mme Flavier, cette belle-mère de Robert dont il lui avait si souvent parlé.

Elle lut, et d'étonnement ses yeux se dilatèrent, devant le secret qu'elle découvrait par hasard, et qui allait avoir sur sa vie une importance si considérable.

La lettre était adressée à M. Dumas de Ponteau :

Guerneville, 1er novembre 1881.

« Je vous écris, mon ami, de ce Pavillon aux livres que vous aimez, où nous

avons vécu de si douces heures. Notre paysage est toujours là par la fenêtre. La plaine est grise à l'infini ; mais tout là-bas, par une petite échancrure entre les nuages, une lumière rouge filtre au couchant, et baigne le village de Reversay.

« Tout le reste est dans l'ombre, dans la tristesse, dans l'hiver ; il n'y a qu'un point lumineux; mais comme il suffit à tout embellir !

« C'est bien l'image de ma vie. Elle a été triste depuis mon enfance : votre seul amour l'a ensoleillée, mon ami.

« Je me souviens du vide de mon cœur quand vous êtes venu à moi, pauvre jeune femme désespérée, et que vous avez vaincu mes remords.

« Sotte que j'étais ! de vous résister, et de ne pas comprendre que dans le seul

bonheur je puiserais la force d'entourer de mes soins mon pauvre René, valétudinaire, chagrin, insupportable, exaspéré contre son mal. Je lui mentais; mais mentir à un malade pour lui faire du bien, est-ce donc si mal ? Est-ce bien notre rôle de traquer dans la vie le bonheur qui l'améliore ?

« En songeant à mes souvenirs, à nos souvenirs, je ne me pose même plus cette question : mon âme est dans la paix. Oui, je les appelle, nos souvenirs, pour cette veillée d'hiver. Et tous ils accourent : nos premiers rendez-vous à Paris, dans notre petit appartement de la rue de Verneuil, nos rares sorties dans les environs de Paris, aux étangs de la Reine Blanche et dans la vallée de Chevreuse, nos visites des églises et des musées

parisiens, et plus tard nos longs, nos délicieux tête-à-tête dans mon vieux Guerneville.

« Robert travaille à mes côtés, nerveux comme son père l'était ; et pendant que je vous ai écrit, le soleil s'est enfoncé lentement dans la terre. La nuit descend pour préparer la fête de demain, la fête des Morts. J'irai dès le matin au cimetière pour orner de quelques chrysantèmes la tombe de René ; je ne demanderai pas pardon à ses cendres, car il ne m'en veut point, j'en suis sûre, d'avoir entretenu ses illusions, et de lui avoir fait croire que c'est lui qui me rendait heureuse. Toute la vie n'est-elle point là : ne pas s'éveiller de son rêve, ne pas ouvrir son âme à la lumière avant la mort ? »

La lettre n'était pas terminée et s'arrêtait sur ces mots.

Lorsque Suzanne en eut achevé la lecture, ses pensées se pressèrent tumultueusement dans sa tête. Ainsi, elle en avait la preuve, celle qu'elle vénérait comme sa mère, que Robert mettait si haut dans son estime avait mené une existence de trahison et de mensonges ! Elle chercha un instant à se persuader qu'elle s'était trompée, que cette lettre était d'une autre femme. Mais l'écriture ne laissait pas de doute : c'était bien Marie-Thérèse Flavier qui avait écrit ces lignes, et l'homme auquel elle les avait adressées était le parrain de Robert, M. Dumas de Ponteau.

Elle avait commis la suprême faute de l'adultère. Elle avait dissimulé toute sa

vie, et veuve déjà, à l'âge où les femmes les plus légères commencent à songer au tombeau, et à la grande affaire de la reddition de leurs comptes, pas une pensée de remords ne s'était glissée jusqu'à son âme. De la pitié, oui, elle en avait eu pour celui qu'elle avait si complètement trompé. Mais sa sérénité restait entière, toute pareille à celle de ce complice, qui apportait dans la trahison la même tranquille certitude de son bon droit que dans sa voltairienne incroyance religieuse.

Ce lamentable secret d'une existence que Suzanne avait cru pure, tant Robert lui en avait parlé avec piété, était confié à cette lettre à peine jaunie par le temps. Mme Flavier avait dû longuement la chercher, l'ayant sans doute égarée dans ce volume, après l'avoir écrite. Peut-être

avait-elle songé aux conséquences de la perte de ces quatre pages dans l'avenir ; et problement son sommeil en avait été troublé quelques nuits. Mais quelle eut été son angoisse si elle avait pu deviner qu'un jour la femme de Robert découvrirait le fatal papier, si elle avait pu prévoir le trouble que celle-ci en ressentirait !

Le jour était mort peu à peu dans le pavillon. La plaine, par la fenêtre, s'alourdissait des ombres du soir. Suzanne restait là, accablée par sa découverte imprévue, tremblante devant l'avenir.

Cette vertu qu'elle croyait tenir des générations précédentes, n'était-ce donc qu'une illusion ? Et les romans, dans lesquels elle s'était plu à ne reconnaître que les charmes de la fiction, étaient donc puisés dans la vie réelle ?

Il y avait des femmes qui, pratiquant l'adultère, vivaient et mouraient heureuses ? Et ce « droit au bonheur » qu'elle avait entendu revendiquer si souvent par M. Dumas, et pour cause, c'était donc autre chose qu'un vain mot et un sophisme ?

Le regard de Raoul d'Humery lui revint à cet intant même, obsédant comme une tentation, qu'elle chassa, pour ne plus penser qu'aux suites de sa découverte.

Quel mystère écrasant pour la femme de Robert ! Qu'allait-elle lui dire ? Lui révéler son secret, c'était lui faire maudire la mémoire de sa belle-mère, détruire en lui sa plus chère foi, le brouiller à tout jamais avec M. Dumas.

Elle décida sur-le-champ de tout lui taire.

Mais un secret si pesant n'est point

fait pour faciliter les rapports entre deux époux. Si l'un d'eux garde à part lui tout un domaine réservé de ses pensées, où l'autre n'ait point le droit de s'introduire, toute vraie confiance finit bientôt par disparaître.

Chaque fois que Robert parlerait de sa mère ou de son tuteur, il verrait le visage de Suzanne se fermer. Il l'accuserait d'indifférence pour les siens, et il lui en voudrait.

A mesure qu'approchait la moisson et qu'augmentait la chaleur du soleil, Robert était de plus en plus accablé de travail. Il fallait que dans quelques semaines la minoterie fût prête à marcher, et l'essai des machines révélait qu'elles n'étaient pas encore au point. L'heure était venue d'embaucher les ouvriers et les deux

comptables. Cette question des comptables était très importante : tout le sort de la minoterie y était lié. Les deux associés se décidèrent à s'adjoindre un ancien sous-officier, Guichard, que Robert avait eu sous ses ordres, qui lui avait servi de fourrier, et dont il avait pu apprécier l'ordre et les écritures.

En même temps il avait à faire les expertises du cheptel de Levassor. Le fermier de Bissey affichait des prétentions exorbitantes, et Robert était obligé de les discuter pied à pied.

Ni son éducation, ni son passage dans l'armée ne le prédisposaient aux tracas des affaires. Les difficultés qui surgissaient énervaient cet homme, habitué jusque-là au travail régulier, sans imprévu, de la vie d'officier.

S'il avait été parfaitement heureux dans sa vie sentimentale, il aurait supporté plus facilement ses ennuis. Mais sans qu'il le voulût, une comparaison constante s'établissait dans son esprit entre Edith et Suzanne. Il reprochait à sa femme de ne pas s'intéresser aux choses de l'esprit, de ne pas rechercher sa propre pensée, de rester indifférente à la joute des idées. Il se refusait à rendre justice à sa compagne, pourtant toute prête à s'oublier elle-même et à agir, pour peu qu'elle eût été soutenue et encouragée.

Dans ses heures de lucidité il se rendait compte que toujours l'esprit artistique est au détriment du caractère. Il se demandait alors si les sentiments qu'il éprouvait pour Edith ne provenaient pas de ce qu'elle représentait pour lui le

changement, et l'amour irrégulier, si séduisant, de ses lectures.

Lorsqu'il n'avait eu qu'un mot à dire pour l'épouser, il ne l'avait pas prononcé. Maintenant qu'elle était au loin, impossible, il la parait de tous les attraits du mystère. Et l'inconnu, pour cette âme tourmentée, contenait toutes les beautés, toutes les émotions, toutes les joies que la vie réelle est impuissante à donner.

Il se persuadait qu'il était malheureux, et se trouvait privé de ce soutien indispensable qu'est la confiance en soi-même et la foi en son étoile. Il ne croyait plus au succès de la minoterie.

« Je ne suis pas taillé, pensait-il, pour la vie des affaires. Jamais je ne mènerai à bien la tâche que j'ai entreprise... J'aurais dû rester officier. »

Cette peur de l'avenir le rendait plus injuste. Jamais sa femme ne lui avait paru si distante. Il la voyait chaque jour plus légère, et avec une clairvoyance quasi-criminelle, il se disait :

« Je ne l'aime plus. Jamais nous ne nous comprendrons. Je suis tout seul. »

Ces mauvaises pensées envahissaient son âme par à-coups, comme par rafales. Elles n'étaient point sans intermittence. Il s'étonnait, durant des semaines entières, de ne plus souffrir. Il se croyait guéri. Mais voila qu'un détail, qu'une phrase plus sotte de Suzanne faisaient renaître ses souffrances. Et il en serait toujours ainsi, jusqu'au jour où la vie l'aurait détaché de tout...

Le lendemain du jour où Suzanne a découvert la fatale lettre, Robert s'est

levé de très bonne heure et a été, toute la matinée, écrasé de travail. Après le déjeuner, où il a été frappé de la pâleur et du mutisme de sa femme, il traverse les champs, pour donner des ordres à la ferme. Le soleil tape. Des mouches invisibles bourdonnent, essaim échappé, dans les hauteurs. Une âcre senteur de chênes et d'ormes chauffés par le soleil monte des taillis. Vaincu par la chaleur, Robert entre dans le bois pour se reposer. A peine couché dans les herbes, ses yeux s'appesantissent... Il dort... Mais la minute approche où quelque bruit insolite, cri d'un épervier rasant le bois, rouleau passant sur la route, va interrompre son sommeil. Il se réveillera, et il retournera dans l'agitation de la vie, dans les tracas, dans la douleur. Un souffle plus vif de la

brise cruelle vient fouetter son visage. Il ouvre les yeux. Il voit le grand soleil qui dore la campagne. Il écoute un oiseau solitaire qui chante sur un ormeau. A peine a-t-il repris conscience du présent que tout à coup une fanfare de cavalerie déchire l'air brûlant : Robert, debout, voit défiler, par une brèche du bois, sur la route proche, un peloton de chasseurs, attardé par une manœuvre lointaine, conduit par un maréchal des logis.

Sa vie ancienne lui revient en mémoire. Il se souvient de retours pareils, et de toutes ses joies militaires. Il pense à la solitude qui l'enveloppe, à ses camarades qui vont déjeuner ensemble, heureux de ne plus avoir à penser à rien jusqu'au soir ; et un amer regret lui monte au cœur.

Il reprend le chemin de Guerneville. En passant devant la maison du jardinier, il s'arrête. Baconnier a offert à boire aux soldats qui passaient, et il a bu avec eux. A présent qu'il sont partis, rouge de colère, un bâton à la main, il hurle les commandements de l'école à pied.

Et sa femme et sa fille, terrorisées font l'exercice.

. . . .

CHAPITRE VI

Les années ont passé sur le coin du monde où vivent les Flavier. Les saisons ont succédé aux saisons. Alternativement la plaine s'est enflée, puis dégarnie de ses récoltes, qui sont comme la palpitation même de la terre. Les taillis de Guerneville ont revu les étés lourds et les froids hivers. Six fois le printemps a fait sourdre du sol sa moisson de fleurs des champs : bleuets, coquelicots, ravenelles, sauves, œillets sauvages, pieds-d'alouette vivaces ; et six fois les fleurs des champs se sont fanées.

Le village de Guerneville s'est accru. La prospérité de sa minoterie a presque doublé son importance. Des charrettes remplies de grains entrent jour et nuit dans la cour, s'encombrent, et se poudrent de farine. Et les commerçants et les paysans bénéficient de ce va-et-vient.

Le moulin de la Croix-Brisée s'est arrêté, ruiné pour toujours. Ses bras immobiles dessinent sur le ciel une immense croix de saint André, qui, le soir, au couchant, paraît sanglante.

Robert a trop douté de lui : la minoterie donne d'excellents résultats pécuniaires. Combien d'années lui eût-il fallu dans l'armée pour économiser les 150.000 francs qu'il vient de mettre de côté en cinq ans ?

Guichard, l'ancien maréchal des logis devenu comptable, est aujourd'hui gé-

rant et déploie de rares qualités d'ordre et d'intelligence. Malheureusement il n'est pas marié ; entraîné aux amours faciles du régiment, il est tombé dans les filets de Louise François. Et l'influence de cette fille ne peut qu'être néfaste sur cet homme faible et sensuel.

La ferme de Bissey dégage cet air de richesse qui frappe les rares touristes qui s'égarent en Beauce.

La propriété de Guerneville, bien entretenue, garnie de fleurs, a retrouvé le temps de sa splendeur. Ses habitants y sont plus nombreux. La domesticité a doublé ; et Robert et Suzanne ont maintenant deux petits garçons de quatre et six ans, Pierre et Jacques.

Ces enfants sont le seul véritable lien entre leurs parents.

Du ménage Flavier, on ne dit rien de défavorable ; mais il est médiocre, comme tant d'autres, comme tous ceux qui ne reposent pas sur la mise en commun de toutes les heures.

Un grand changement pourtant s'est produit dans les caractères. Suzanne a pris son parti de ce qui l'a fait souffrir au début de son mariage. Son goût pour le monde a grandi. Car on ne fait pas au monde la place que l'on veut. Quand une fois on a cédé au snobisme, à la vanité, au désir de paraître, on devient l'esclave de ces mille servitudes mondaines qui suffisent à remplir la vie de tant de gens. Suzanne, au début, avait pressenti le danger. Elle ne le voit plus aujourd'hui, et elle commence à remplir sa vie d'une quantité d'occupations aussi indispen-

sables qu'inutiles. Il n'y a guère de jour où elle ne s'en aille en automobile chez ses voisins, quand elle ne reçoit pas elle-même.

Elle n'a pas pu, ni voulu nourrir ses enfants. Mais elle se sent apte aujourd'hui à en faire des hommes éclairés, à l'esprit large, aux bonnes manières.

Robert, au contraire, s'est alourdi. La vie absorbante qu'il mène le rend incapable de suivre aussi ardemment le mouvement artistique de son temps. Il s'ennuie dans le monde. Il ne lit plus guère qu'en chemin de fer, lorsqu'il se rend chaque semaine à Paris pour ses affaires, et que sa femme ne l'accompagne pas pour ses emplettes...

C'est dans le grand salon de Rorémont, que le ménage Flavier se trouvait

en visite durant une après-midi du mois de mars. Les hôtes n'avaient point changé, si ce n'est qu'avec le temps, leur agitation mondaine et joyeuse s'était accrue. Le salon était toujours rempli des mêmes gens : le lieutenant de Régier et sa femme, Raoul d'Humery, quelques châtelains du voisinage. Les Régier avaient amené avec eux Edith Mounier qu'ils recevaient en ce moment. Les yeux de la jeune fille s'étaient attristés ; des rides légères sillonnaient son front, et, toute jolie qu'elle était encore, une impression de lassitude se dégageait de son visage quand il était au repos.

On jouait ce jour-là mollement au bridge, lorsque tout à coup, par les fenêtres ouvertes, une musique aigre monta du parc, une musique de saltim-

banques, faite des sons confondus d'un orgue de barbarie, de tambours de basque et de castagnettes.

Tous se précipitèrent pour aller voir.

C'était une troupe de bohémiens, qui, passant sur la grande route, avaient eu l'idée de venir donner une représentation au château. Il y avait un montreur d'ours, aux longs cheveux noirs et au teint jaune, entouré de sa femme, aussi jaune que lui, et d'une nuée de petits moricauds crépus, en haillons, jolis comme des amours, avec leurs yeux de charbon ardent et leurs cous d'ébène.

« Si nous nous déguisions en bohémiens, proposa tout à coup Mme d'Angely ! Nous irions donner une aubade aux d'Apremont. Ce serait très drôle. Ils ont justement des amis chez eux en ce moment. »

Le projet fut adopté sur-le-champ avec enthousiasme. On alla fouiller dans les cartons à déguisement, qui, dans les greniers du château, attendaient les prochaines charades.

On distribua les chambres au hasard, et au bout de quelques instants tous arrivèrent au salon, méconnaissables. Mme d'Angely apparut en Carmencita, de Régier en Italien, Robert Flavier en toréador et Raoul d'Humery dans un costume de bohémien.

Les automobiles étaient déjà prêtes. On s'empara des instruments de la troupe de passage, qu'on avait installée dans la cuisine. Suzanne, très gaie, voulait faire entrer l'ours, avec sa muselière, dans sa limousine. Raoul l'en empêcha, monta avec elle, et prit un petit singe sur ses genoux.

Robert s'empara du volant et le chauffeur s'assit à côté de lui. Edith, une guitare à la main, délicieuse dans un costume de gitane, les d'Angely et leurs hôtes s'entassèrent dans les autres automobiles ; et tout ce cortège de carnaval commença à défiler dans la campagne, au grand ébahissement des paysans, qui, binant leurs champs, levaient la tête, et voyaient passer, à soixante kilomètres à l'heure, ces modernes saltimbanques.

« Vous êtes ravissante, Madame, avec cette mantille multicolore et ce corsage d'Andalouse, disait Raoul dans la voiture ; jamais vous n'avez été aussi jolie.

— C'est une déclaration que vous me faites là, répondit Suzanne en riant. Prenez garde : mon mari est devant nous.

— Votre mari s'occupe bien de nous ! Il semble vouloir rejoindre à tout prix l'automobile où se tient la gitane Edith Mounier. Son volant l'accapare tout entier. »

« Où nous mène-t-il ? reprit-il après un instant de silence. Je voudrais pour ma part que ce soit au bout du monde, loin de cet affreux pays plat, sans arbre et sans eau. Je voudrais fixer cette minute pour toujours... Je parcourrais l'univers à côté de vous. Nous longerions les falaises de la mer, nous traverserions les forêts enchantées, nous monterions à l'escalade des montagnes, dont les dents s'enfoncent à même le ciel bleu... Au bord d'un lac solitaire, endormi sous la lune au creux d'un mont, je m'arrêterais avec vous...

— Taisez-vous, dit Suzanne, je ne vous laisserais pas aller plus loin ».

Mais pour imposer silence à son voisin, elle avait été obligée de faire un grand effort, tant sa voix chaude, mêlée à la griserie d'aller vite, la berçait doucement. A son regard enveloppant, lascif, prolongé, elle finit par mêler ses yeux, les yeux qui déjà disent oui quand le cœur se défend encore et quand l'esprit n'a point failli.

On arrivait d'ailleurs. Les trois automobiles restèrent cachées derrière un taillis du parc, et la troupe se dirigea, au milieu du charivari des instruments, vers le château. Un domestique s'avança pour mettre à la porte cette bande de chemineaux.

M. d'Angely lui dit à l'oreille :

« Nous sommes déguisés ; avertissez M. le Comte que la troupe ne veut pas s'en aller. »

Au bout de quelques minutes, maîtres et domestiques étaient sortis du château et avaient reconnu les visiteurs sous leurs déguisements. Ce fut une ovation : on fit entrer les romanichels improvisés au salon, où le thé était servi.

Raoul s'installa dans un coin avec Suzanne.

« Est-ce que Robert ne fait pas bientôt une période de treize jours comme capitaine de territoriale, lui demanda-t-il ?

— Si, la semaine prochaine.

— Recevrez-vous néanmoins jeudi comme d'habitude ?

— Certainement, pourquoi pas ? »

Le thé pris, on se levait. Au retour Suzanne et Raoul ne se retrouvèrent pas dans la même voiture, mais Edith monta dans un phaéton avec Robert.

Ils s'interrogeaient mutuellement sur les détails de leur vie :

« C'est merveilleux, disait la jeune fille, de vous être ainsi improvisé homme d'affaires, et de cumuler les fonctions d'agriculteur et d'industriel.

— Je suis très bien secondé. Tout est là : créer un service, et, quand il est au point, choisir l'homme qui en tirera le meilleur parti ; l'y placer et passer ensuite à autre chose. Les Américains ne font pas autrement.

— Encore faut-il être organisé pour cela.

— Je ne l'étais pas ; je me suis refait. J'étais un rêveur. Je suis en train de

devenir un homme pratique. J'aurais été très malheureux si j'avais vécu désœuvré. La minoterie nous a rendu le plus grand service, à vous et à moi. Elle m'a empêché de trop penser à vous, et, devant certains déboires, de trop regretter votre absence. Elle vous a sauvée de mes visites, qui eussent été un danger de toutes les heures.

— Oh! moi. Ne parlons pas de moi. Je ne compte pas. Qu'importe ce que je serais devenue!

— Pourquoi tant d'amertume, Edith! La vie n'est facile pour personne! »

Après avoir hésité, en baissant la voix, il ajouta :

« Croyez-vous donc que je sois heureux? Il ne me manquait plus que d'être un mari ridicule. N'avez-vous pas remarqué

aujourd'hui le tête-à-tête de Suzanne et de mon ami d'Humery ? »

Et il appuya sur le mot « ami » avec une ironie douloureuse :

« Ah ! les pauvres machines à souffrir que nous sommes, reprit-il ! Le spectacle de la vie ne me satisfait plus comme autrefois. Je la trouve trop pénible : je voudrais croire à présent à une revanche ; j'ai besoin de certitude.

— Vous n'en trouverez point, dit-elle. Et, répétant une parole qu'elle lui avait entendu prononcer autrefois :

— Nous ne sommes pas capables, en ce monde, d'enfermer dans notre esprit débile une vérité absolue.

— J'ai cru longtemps à ce que vous venez de dire. Je ne sais plus si c'est exact. Mon cœur a tant besoin de croire !

— Allons, dit-elle en riant, un peu agacée de lui voir renier les idées qu'elle tenait de lui seul, je vois que vos affaires ont déteint sur votre esprit : vous êtes mûr pour la dévotion ! »

Il ne put réprimer un sursaut d'étonnement, tant il trouvait aujourd'hui ces paroles choquantes dans la bouche d'une jeune fille. Mais il ne répondit pas. Depuis quelque temps déjà, un travail se faisait en lui, qui le rapprochait des simples croyances de sa jeunesse. Ce n'était point les spéculations de son esprit qui l'y ramenaient, mais les observations sociologiques qu'il recueillait chaque jour dans la vie pratique. Le frein religieux, les consolations religieuses, les fêtes religieuses, lui apparaissaient indispensables à la masse des

hommes. Il voyait ces derniers, sans ces soutiens, tituber comme des ilotes ivres.

Il allait raconter à son amie l'évolution de ses pensées lorsqu'ils aperçurent dans le lointain la ferme de Martinville et le Moulin de la Croix-Brisée. Il faisait un capricieux temps de mars, mi-soleil, mi-pluie. La plaine était si dégarnie à cet endroit, que ces deux seuls détails, la ferme et le moulin, apparaissaient en pleine lumière, criblés de rayons de soleil et d'ondées obliques emmêlés.

Edith, elle aussi, reconnut les lieux de leurs anciennes promenades, et son esprit se reporta à la journée de mai qu'ils avaient passée ensemble. Robert lui demanda :

« Si ce jour-là, il y a six ans, je vous

avais suppliée de vous enfuir avec moi, l'auriez-vous fait ?

— Oui.

— Et si je vous le demandais maintenant ?

— Je ne le ferais plus. J'ai vieilli. Je suis attachée à ma misérable vie. Je suis comme ces arbres rongés par un parasite, qui le laissent s'enrichir de leur substance, qui lui font sa place, et qui continuent à verdir et à fleurir... jusqu'au jour où ils meurent. Mon cœur a fini par s'accommoder de mon amour. Il y est accoutumé, et, malgré ce poids mort qui l'oppresse, il s'est créé des habitudes. Il a trouvé le secret de mener une vie falote, sans grande joie, sans grande souffrance, supportable, qui vaut mieux que le remords... »

Bercée par la vitesse de la voiture, Edith resta songeuse. Sa vie, dont elle venait de parler avec tant d'amertume, repassait tout entière dans sa mémoire.

Des longues années de sa jeunesse, deux seulement lui apparaissaient ensoleillées : les années de Lunéville où son cœur s'était épanoui peu à peu sous la chaude caresse de l'amour. Comme elles étaient loin ! Et que la vie lui pesait au moment où l'automobile s'arrêta et où elle quitta son compagnon !...

Jusqu'au jeudi suivant Suzanne eut le temps de se ressaisir.

Robert était parti l'avant-veille pour Rambouillet, heureux d'endosser l'uniforme, et de reprendre, pour treize jours, son ancien métier.

Il ne partait pourtant pas sans inquié-

tude. La liaison de Guichard et de Louise François était maintenant de notoriété publique. Le remplacement du comptable était arrêté en principe; mais les deux associés avaient décidé d'attendre la fin de la période militaire de Robert pour lui chercher un successeur. Ce choix était fort délicat et méritait de mûres réflexions.

Quelle n'eût pas été l'anxiété de Robert s'il avait pu savoir que depuis des mois Louise François mettait son amant en demeure de s'enfuir avec elle, après avoir emporté la caisse de la minoterie! Guichard résistait : tout son passé d'honnêteté se dressait contre cette infamie. Mais depuis de longs jours Louise se refusait à lui. Dans leurs rendez-vous dans la campagne attiédie par le printemps, elle le regardait, la tête renversée,

provocante, de ses yeux mi-clos d'où s'échappaient des lueurs de fête. Et lorsqu'il voulait l'embrasser, elle lui échappait.

« Tu m'embrasseras à Londres, lui disait-elle, quand nous aurons fui ensemble. Tu verras quelle vie de fête sera la nôtre!... Il y a une grosse échéance au prochain marché. Mercredi, tu me l'as dit, il y aura soixante mille francs dans la caisse de la minoterie... Tu as l'empreinte des clefs du coffre-fort... »

Et Guichard retournait à son travail, emportant le parfum violent de cette fille, sentant ses veines en feu et sa conscience chavirer sous le poids de son désir.

A la fin de l'après-midi de son « jour », lorsque Raoul d'Humery se présenta,

Suzanne le reçut avec tant de froideur, que le lieutenant en fut un instant décontenancé, malgré sa parfaite possession de lui. Il parla d'abord de choses indifférentes, du temps et de la politique. Puis insensiblement il revint à la promenade qu'ils avaient faite ensemble, la semaine précédente, déguisés en bohémiens.

« Ce souvenir m'obsède, dit-il. Je revis toutes les minutes de cette après-midi ; je vous revois dans votre costume d'Andalouse, que rehaussait si bien l'éclat de vos yeux de velours noir.

— Allez-vous recommencer, et me faire de nouvelles déclarations ?

— Appelez mes paroles comme vous voudrez, répondit-il d'un ton de brusque passion, vous ne m'empêcherez pas de les prononcer. Eh bien oui, Suzanne, je

vous aime, et il y a longtemps de cela. Le jour de votre dîner d'adieu à Châteaudun, je vous aimais déjà. Depuis que je vous connais je soupire après vous, j'ai soif de vous, je rêve de vous, je...

— Et votre devoir ! Si vous m'aimiez vraiment, comme vous le dites, vous ne chercheriez pas à me troubler, à me perdre !... »

Il eut un geste d'indignation :

« Ah ! le devoir, reprit-il ! Combien a-t-on faussé, rétréci de consciences avec ce mot-là, le devoir ! Notre premier droit est le droit au bonheur. Notre premier devoir est d'être heureux. Mon seul devoir, vous aimant, c'est de chercher à me faire aimer de vous, à vous avoir... »

Il la tenait, comme un oiseau fascinateur, sous la caresse de son regard, sous

le charme de sa voix. Son désir l'enveloppait toute entière.

Elle s'arracha pourtant à ce pouvoir de sortilège. Elle se leva et elle sonna. Lorsque le valet de chambre apparut, elle dit aussitôt en tendant la main à son hôte :

« Adieu, Monsieur ! »

Mais à peine la porte s'était-elle refermée sur lui que profondément remuée, elle tomba dans une rêverie indéfinie. Le droit au bonheur ! lui aussi en avait parlé, comme M. Dumas de Ponteau, comme Marie-Thérèse Flavier, comme tous les héros de ses romans. N'avait-elle pas, elle aussi, le droit d'être heureuse ? Et quand l'avait-elle été depuis son mariage ? Robert avait failli à sa tâche, il l'avait délaissée ; il lui avait préféré une amie d'enfance. Il avait vécu à côté d'elle sans

que leurs vies se pénètrent, sans que leurs cœurs se confondent. La révolte soufflait dans l'âme de Suzanne. Son sein palpitait d'une émotion inconnue. Elle murmurait : « Pourquoi l'ai-je laissé partir ?... »

Cependant Raoul d'Humery avait repris, en charrette anglaise, la route de Châteaudun.

A peine était-il arrivé à Guerneville, que son cheval, peu habitué à être attelé, fit un écart et brisa l'un des brancards de la voiture. Heureusement Raoul se trouvait à la porte d'un charron qui s'offrit aussitôt à faire à la voiture une réparation provisoire. Il promit qu'en quelques heures son travail serait terminé.

En maugréant, car il était près de sept heures du soir, le lieutenant s'en

alla dîner à l'auberge du village, et, comme il lui restait ensuite une heure à employer, il s'en fut rôder du côté du château, après avoir recommandé à son ordonnance de l'attendre.

Le souvenir de plusieurs de ses bonnes fortunes le poursuivait, et, poussé par la passion qu'il ressentait pour Suzanne, il se disait en se plaisantant lui-même : « J'attacherai mon échelle de soie à sa fenêtre, et j'entrerai dans la place ».

Ainsi rêvant, il fit sans s'en douter les deux kilomètres qui le séparaient du château. La lune montrait sa corne entre les branches d'un gros noyer mort. Il arriva devant un pan de mur d'enceinte écroulé. Par la brèche, il s'aperçut, à sa grande surprise, qu'il y avait de la lumière dans le pavillon aux livres. Poussé par l'ins-

tinct brutal des amoureux, sans se rendre compte de l'énormité de cette effraction, il escalada les pierres amoncelées, et comme un papillon fasciné, il se dirigea dans la nuit vers la lumière.

Suzanne, en effet, lisait encore dans le petit temple à cette heure tardive. Après avoir embrassé ses enfants, elle était restée quelques instants dans sa chambre. Inquiète et désœuvrée elle avait fini par retirer d'un coffret, dont elle seule avait la clef, la lettre de Mme Flavier, découverte un jour par hasard, et dont sa conversation avec Raoul lui avait rappelé l'existence. Pourquoi ne l'avait-elle pas brûlée? Peut-être pour pouvoir se replonger, aux heures de nervosité, comme ce soir, dans ce secret romanesque, auquel son esprit s'était accoutumé, et qu'au-

jourd'hui elle trouvait plus touchant que pénible.

Lorsqu'elle eut parcouru les quatre pages, désespérant de pouvoir dormir, l'envie lui vint de finir sa soirée en lisant et, bien qu'elle fût dans un léger déshabillé du soir qui la garantissait mal contre le froid, elle se rendit par le passage couvert jusqu'au Pavillon.

Elle chercha un livre. Elle en avait ouvert un, et puis un autre, lorsque tout à coup, elle entendit frapper à la porte.

Avant qu'elle eut eu le temps de se ressaisir, Raoul d'Humery s'introduisait devant elle, et d'une voix tremblante d'émotion :

« Je viens d'avoir un accident, dit-il ; ma jument s'est emballée dans la côte de Guerneville. »

Suzanne en le voyant entrer, avait reculé de quelques pas.

« Vous n'êtes pas blessé, demanda-t-elle avec inquiétude !

— Non, répondit-il. Mais vous voyez, Suzanne, tout nous rapproche. Mon destin m'a empêché de m'éloigner. Il m'amène ici malgré moi, pour vous rejoindre, comme un aimant invisible, qui nous attirerait l'un vers l'autre, et dont la force dépasserait nos volontés... Suzanne, ne me chassez pas... donnez-moi une parole d'espoir... dites-moi que vous m'aimerez... »

C'est à ce moment même, par une de ces fatalités qui accumulent, en quelques instants, les éléments de tragédie d'où surgissent les drames, que Robert Flavier revient inopinément

à Guerneville. Un appel téléphonique de son associé lui a appris la disparition de cinquante mille francs dans la caisse de la minoterie.

Lorsque Hirner a ouvert son coffre-fort, il l'a trouvé vide. Il s'est rappelé alors qu'un mois auparavant, il avait laissé ses clefs sur sa table, durant une après-midi entière. En les retrouvant, il avait cru y distinguer, sans s'attacher à cette idée, des traces de cire. Nul doute n'était permis aujourd'hui : Guichard avait pris l'empreinte des clefs, s'était emparé de l'argent destiné à la grosse échéance du lendemain et s'était enfui avec sa maîtresse.

Hirner avait couru à la gendarmerie, d'où le signalement des deux misérables avait été télégraphié dans toutes les directions. Puis il avait convoqué son

associé au téléphone, le priant de voir immédiatement le procureur de Chartres, et de rapporter de la banque l'argent nécessaire pour le lendemain.

Robert a obtenu aussitôt une permission et revient à Guerneville par le train du soir. Hirner l'attend sur le quai de la gare, et ils se rendent à la minoterie. Ils y discutent longuement sur les mesures à prendre ; et ce n'est que vers neuf heures que Robert regagne à pied le château.

« Cette promenade me fera du bien, pense-t-il ; elle me distraira de cette affreuse affaire. »

Il ne retrouve un peu de calme qu'en franchissant le seuil du parc. Personne ne l'entend rentrer. Les domestiques sont couchés, et il ouvre la porte avec sa clef. Quelle surprise aura Suzanne, dont il a

vu de loin la chambre éclairée, lorsqu'il apparaîtra devant elle ! Mais d'abord il veut aller embrasser son petit Pierre et son petit Jacques. Les deux enfants dorment dans leurs lits pareils, et la lune éclaire leurs boucles dorées et les gestes inachevés de leurs bras, que le sommeil a fixés.

Il dépose un baiser sur leur front, et frappe à la porte de Suzanne qui relie les deux chambres. Personne ne répond. « L'imprudente, pense-t-il ! elle s'est endormie sans avoir éteint la lumière ! » et il ouvre. La pièce est déserte, le lit est intact. A côté de la lampe, il y a un coffret ouvert, et à côté du coffret, une lettre. Il la prend et reconnaît l'écriture, droite, serrée, si aimée, de celle qui lui a tenu lieu de mère. Il lit, et voilà qu'il s'effon-

dre en sanglotant. Cette femme, dont il chérissait tant la mémoire, dont le souvenir l'avait préservé contre sa passion pour Edith, avait donc joué, toute sa vie, une infâme comédie!..

Comme un somnambule, il se met à chercher Suzanne dans la maison. De la fenêtre d'un escalier, il aperçoit une lumière dans le Pavillon aux livres. Lui aussi, comme un papillon affolé, il se dirige de ce côté. Il entend des voix à l'intérieur. Etonné, il entr'ouvre un volet et regarde par l'entrebaillement. Il aperçoit Raoul aux pieds de Suzanne; il se rend compte qu'il la presse; il voit l'énergie de son attaque; il voit la mollesse de la défense.

Ses yeux se brouillent. Il repousse d'un geste brusque le contrevent, et, à demi

fou, il se dirige vers le château. Que va-t-il faire? La colère, cette fureur du mâle qui se réveille devant la trahison vont le pousser à décrocher son fusil au râtelier d'arme. Il va tirer sur l'homme qui, au bruit, s'est enfui du Pavillon en rasant le mur, sur le traître qui s'est introduit chez lui avec la complicité de Suzanne. Mais non, voici que son esprit vacille sous tant de coups répétés. Il s'affaisse, frappé d'une congestion...

Des voix se croisent, des lanternes s'agitent dans la nuit. Les Baconnier, attirés par le bruit, sont sortis de leur maisonnette. Le vieux garde se précipite pour relever son maître entre ses bras.

Aidé de Suzanne, il l'étend sur le lit le plus proche, dans une des chambres du rez-de-chaussée. Bientôt Robert com-

mence à prononcer des mots sans suite.

Vers minuit seulement, il semble plus calme. Alors Suzanne croit pouvoir se rendre auprès de ses enfants et surveiller leur sommeil.

Mais tandis qu'elle est montée dans leur chambre, brusquement, dans un violent accès de délire, Robert s'échappe de son lit. Il s'enfuit dans le parc, à demi-nu, en gesticulant comme un fou. Ses pieds s'écorchent aux cailloux des chemins. En passant devant la maison du garde, il délire encore. Baconnier, qui n'est pas couché, l'entend par hasard. Il sort, et sans que Robert le reconnaisse, il passe son bras autour du sien, et le ramène au château, où Suzanne commence à le chercher, affolée, et où il le recouche à demi mort, grelottant de fièvre...

On put retracer le lendemain le chemin qu'il avait parcouru. Il était passé devant le Pavillon aux livres, et avait longé le Bois Brûlé : de place en place, sur les routes boueuses, les compresses que Suzanne avait appliquées sur son front étaient tombées.

CHAPITRE VII

Robert Flavier resta trois semaines entre la vie et la mort, trois longues semaines où l'esprit de l'ancien officier erra, vacillant, prêt à sombrer pour toujours dans le chaos.

Les consultations se succédèrent, conciliabules dramatiques, où de grands médecins arrivés de Paris en automobile échangeaient, dans le cabinet de travail du malade, des discussions interminables. Quand on appelait Suzanne, comme une accusée, devant cet aéropage, elle écoutait, anxieuse, les grandes phrases préli-

minaires des spécialistes : « Organisme nerveux... prédisposé... secousse brusque et inattendue... ébranlement prolongé... »

Elle attendait avec angoisse les derniers mots, les seuls qui lui importassent : « Resterait-il fou ? » Aucun médecin n'osait affirmer que non, tant les crises étaient violentes.

Au milieu de sa fièvre, un cauchemar redressait Robert hagard, en chemise, sur son lit. Il échappait aux bras de Suzanne et aux bras de la sœur qui l'assistait. Tous les événements de sa vie s'entre-choquaient en sa tête dans une effroyable confusion : « Je veux savoir, criait-il... Guichard a emporté l'argent... je sais qu'il l'a caché dans le moulin de la Croix Brisée... d'Hunery et ma femme s'amusent avec... les gueux!... quelles ripailles !...

Où est la lettre?.. Ne la montrez pas à papa... »

Ainsi, dans son cerveau affolé, ses malheurs se confondaient, se combinaient en de sinistres drames d'un instant, au milieu des ténèbres, des déraillements et des naufrages.

Il revoyait les moindres détails de sa vie passée : la patinoire de Lunéville, la soirée du colonel où Edith était déguisée en marquise Louis XV, ses fiançailles, ses déceptions conjugales, la fuite de Guichard, la nuit tragique, et la trahison de sa femme, dont il accompagnait le nom des pires injures.

Suzanne écoutait ; et pâle, raidie contre ces outrages immérités, elle restait anéantie dans un coin de la chambre, tandis que la sœur humectait les lèvres

et les tempes brûlantes du malade. Bientôt le médecin ordonna des bains froids pour faire reculer la fièvre croissante. Un interne fut appelé, et Suzanne l'aida à plonger dans l'eau froide le corps brûlant de Robert. Mais devant cet homme, le débordement d'injures que proférait son mari l'accablait de honte. Elle se raidissait, et, donnant ses forces, son temps, son dévouement au malade, elle restait butée, sans attendrissement.

Auprès de ses enfants seulement, elle pouvait pleurer. Jacques se tenait tout le jour à la porte du Pavillon aux livres, d'où il avait ordre de ne pas sortir. Il attendait anxieusement les nouvelles, dans le culte qu'il avait de son papa. Le petit Michel, gardé par sa bonne, jouait sagement devant le feu.

Et les jours se succédaient, et la maison gardait son aspect d'hôpital.

Un matin de février seulement, vers six heures, après une nuit plus calme, Robert ouvrit lentement les yeux et reprit conscience de la vie. Il regarda autour de lui, et la première image qu'il aperçut, par la fenêtre basse, fut le parc de Guerneville, avec ses taillis dénudés par l'hiver, éclairés par le petit jour. Quand ses yeux furent familiarisés avec les lieux, il reconnut Suzanne, étendue sur une chaise longue, les yeux ouverts, regardant, elle aussi, le lever du soleil. Il vit son visage régulier, ses traits tirés par les insomnies, les arcs classiques de ses sourcils noirs. Alors, peu à peu, il reprit conscience, et la douleur qu'il ressentit lui fit à nouveau fermer les yeux.

Il se rendormit et lorsqu'il se réveilla il reconnut l'abbé Froity qui causait avec sa femme. Leurs voix parvenaient indistinctement à son oreille, comme si la la maladie en avait affaibli la finesse.

A peine le prêtre avait-il parlé que la sœur garde-malade vint chercher Suzanne pour la préparation d'un médicament.

Lorsque l'abbé fut seul, Robert ouvrit les yeux et demanda :

« Est-ce donc vrai qu'elle est coupable?

— Madame Flavier a été victime de l'audace de votre ami. Il n'a pas tardé d'ailleurs à recevoir son châtiment. Il vient de se blesser gravement en tombant de cheval. Il restera infirme toute sa vie et a déjà quitté l'armée. »

Robert pria l'abbé de parler plus fort, parce qu'il entendait mal.

Il répéta seulement : « Elle est innocente ».

— C'est bien, dit Robert. Je veux vous croire. Et Guichard ? »

Aussitôt son chagrin dissipé, ou mieux endormi (car le doute allait le reprendre), par cet effort du lutteur déjà habitué à faire face au danger du moment, il reparlait de ses affaires.

« Guichard n'a pas été retrouvé. Il faut offrir cette épreuve au bon Dieu.

— Ah ! ce sacrifice-là, je le fais volontiers ; ce n'est qu'un sacrifice d'argent. »

A ce moment Suzanne entra. Elle fit un geste de surprise et embrassa son mari.

« Je crois que je suis devenu sourd, dit-il. »

En effet, durant sa longue convales-

cence, les sons ne lui parvinrent jamais aussi nets qu'autrefois. Il espérait chaque jour qu'il entendrait mieux le lendemain. Le lendemain venait sans apporter d'amélioration à l'état de son tympan.

Ce lui fut d'abord un chagrin insupportable de penser qu'il resterait sourd. Ainsi la source de tant de joies allait être tarie! Il n'entendrait plus de musique, il n'entendrait plus les bruits du village : ni les clameurs des enfants, ni l'enclume du forgeron, ni les cris des martinets qui enguirlandent le clocher de leur vol.

Son esprit, à mesure que ses forces revenaient, retrouvait en revanche sa vigueur première. Seulement la crise qu'il avait traversée, qui l'avait jeté si près de la mort et de la folie, avait imprimé en lui à jamais la marque des

grandes épreuves. Il faisait à tout propos un retour sur lui-même et sur son ménage. Il se reprochait d'avoir poussé sa femme à des lectures dangereuses, de l'avoir entourée de mauvais compagnons, de n'avoir pas su la préserver contre les tentations du monde.

Il s'apercevait, pour la première fois, en la regardant aller et venir dans la chambre, qu'elle avait beaucoup changé depuis les dernières années. Elle occupait le temps qu'elle ne donnait pas au malade à lire le dernier roman à la mode ou à parcourir des catalogues de fourrures ou des magazines. Elle n'avait, pour la faire vivre, que la perspective immédiate de quelque distraction. Elle ne s'animait vraiment que pour annoncer à son mari :

« M. d'Apremont » ou « M. d'Angely » a fait demander si tu pouvais le recevoir aujourd'hui. »

Et pour préparer la réception. Elle apportait alors un soin plus précis encore que de coutume à sa coiffure, à sa toilette, à l'habillement de ses enfants, dont elle semblait vouloir faire, avant tout, d'élégants babys, et à qui elle passait toutes leurs fantaisies.

Le jour où Robert put enfin sortir, il se rendit, au bras de sa femme, jusqu'à la maisonnette de Baconnier. Suzanne remarqua qu'il faisait un détour pour éviter le Pavillon aux livres. Le temps était doux et le ciel voilé ; les taillis dégageaient une odeur pénétrante de mousse humide ; les derniers perce-neige émergeaient des pelouses. Malgré l'immense

épreuve de sa surdité, Robert aspirait l'air avec ivresse.

Il fut bientôt en état de reprendre la direction de la minoterie. Il était temps : en deux mois l'usine avait subi des désastres.

Affolé par la disparition de son comptable, abandonné à lui-même, Hirner avait accumulé faute sur faute. Au lieu de s'en tenir à la prudence préconisée par Robert, il s'était laissé aller, croyant à des cours en hausse, à contracter des marchés à découvert. Les pertes étaient déjà considérables, et Robert retrouva son patrimoine amoindri, plus faible qu'à son arrivée à Guerneville.

CHAPITRE VIII

Sourd, il était sourd ! Il était tout à coup retranché du monde, lui qui aimait les fines causeries où l'esprit s'excite et s'échauffe, et les bruits de la plaine qui s'éveille vers le soir.

Son âme était désormais prisonnière, comme emmurée, inaccessible à toutes les voluptés qui nous arrivent par les oreilles : la musique, le chant des oiseaux, certaines paroles.

Mais à mesure qu'il se sentait plus étroitement reclus dans cette enceinte fermée aux rumeurs du dehors, sa vie

intérieure grandissait, comme si Dieu lui eut envoyé sa surdité pour le faire réfléchir à la vanité de ses anciennes souffrances.

Il se mettait à grouper ce qu'il avait vu et entendu autour de lui, et il essayait d'en déduire des idées générales sur la vie et sur la société. Et comme pour donner raison aux Jésuites, ses anciens maîtres, c'est vers le catholicisme que le conduisaient ses réflexions.

A vrai dire, ce n'était point les spéculations de sa raison qui l'amenaient à cette orientation nouvelle, mais plutôt une force intérieure, une inquiétude sentimentale, qui sait? une grâce, un don divin, venu, il ne savait comment, des profondeurs de son âme.

Il en avait assez de l'anarchie de la pensée, qui en arrive à se détruire elle-

même, à entraver toute action féconde. La vie pratique, la véritable vie le conduisait à la discipline. Et de lui-même, sous la poussée d'une force inconnue, il allait se remettre sous la férule de l'Église, comme un jeune garçon va tendre ses petites mains à la règle du magister.

Le même souffle passait sur toute la nation française. Elle était écœurée par les miasmes morbides que ses écrivains, sous le prétexte de la liberté, avaient remué si longtemps dans les bas-fonds de la pensée. A certains signes avant-coureurs, il était permis de croire qu'elle serait bientôt prête à se donner enfin à quelque grande tâche, digne d'elle. Elle commençait à aimer les jeunes poètes qui chantaient l'action, le goût de la vie, la

beauté de la conquête, la sainteté de la guerre...

Une de ses premières visites pendant sa convalescence fut pour le curé de Reversay. Il laissa l'automobile à la porte du petit presbytère, adossé, dans son manteau de lierre, à l'église de campagne, et en entrant il tendit les mains au jeune apôtre.

« Monsieur le Curé, dit-il, je vous apporte, pour votre société de gymnastique, le concours d'un ancien officier de cavalerie... »

L'abbé Rivemale se défiait, car il avait entendu autrefois Robert faire étalage d'un dilettantisme peu orthodoxe. Il avait d'ailleurs toujours refusé le patronage du château pour sa société de Francs-tireurs de Reversay. La qualité de châte-

lain n'était pas à ses yeux une recommandation ; et il estimait que la fortune était, pour donner droit au commandement, une supériorité insuffisante.

Cependant Robert se mit à raconter ce qu'il appelait « sa conversion ».

« Je ne vois plus les choses comme autrefois. Mes épreuves m'ont ouvert les yeux et le cœur. Je sens aujourd'hui que notre religion alimente seule tous les besoins de mon âme. Je ne saurais pas démontrer pourquoi... mais je le sens.

— C'est vrai, reprit le petit abbé, dont le visage se transfigura d'enthousiasme. Et maintenant que vos yeux sont ouverts, vous verrez combien le spectacle de la vie tout entière viendra confirmer votre impression. Notre catholicisme offre seul un dérivatif à la tristesse, un fond de

réserve pour les suprêmes infortunes, l'explication de l'injustice et un objet toujours présent pour les appels de l'âme vers l'infini.

— Ce qui me frappe, reprit Robert, c'est qu'il est la seule école de sacrifice...

— Vous êtes bien placé, Monsieur, pour voir de près nos paysans, et les châtelains du voisinage qui vivent dans l'indifférence religieuse. Nos cultivateurs, même les meilleurs et les plus riches, comme Cintrat, ne savent que gagner de l'argent; et les d'Angely et leurs amis ne savent que s'amuser. Aucun d'eux ne sait plus se renoncer lui-même. Ils se croient d'abord un droit sacré au bonheur, le droit de vivre toute leur vie. Le jour approche où tout ce qui a été fêté par les ancêtres comme une

gloire, le mépris de la vie, la mort pour la patrie, le dévouement au prochain, va être tourné par eux en dérision.

Si le catholicisme n'offrait pas un rempart à l'égoïsme, sous un masque d'humanitaires raffinés les hommes du siècle retourneraient à la loi primitive de l'écrasement des faibles.

— Pourtant, hasarda Robert, il n'y a jamais tant eu de philanthropes.

— Des philanthropes, mon cher Monsieur, il n'y en a que trop à l'heure présente. Ce qui nous manque, ce qu'il faut ressusciter, c'est l'idée d'autorité, qui s'est dissoute : autorité morale et autorité matérielle. Or, où trouverez-vous une autorité morale indiscutable, sinon dans la vieille Église catholique, immuable comme la vérité ! Et quant à l'autorité

matérielle, elle ne sera restaurée que par des chefs, et nous en manquons.

Tâchez, Monsieur, de faire de vos enfants de véritables chefs, des autorités sociales, comme disait Le Play. »

C'était tout un programme qu'élaborait en quelques phrases l'abbé Rivemale. Robert y donna sa complète adhésion. Il se mit, malgré sa surdité, à s'occuper de toutes les œuvres catholiques qui venaient d'être fondées. Il se demandait parfois, en présidant une soirée récréative de patronage, ce qu'il faisait là, dans cette assemblée peu nombreuse, où les paysans n'étaient venus que pour voir leurs enfants évoluer lourdement sur les planches. Il se jugeait ridicule de prêter son concours à cet insignifiant effort ; et ce n'était qu'en raidissant sa volonté

qu'il continuait cette œuvre ingrate.

Suzanne d'ailleurs ne l'accompagnait que rarement, et sa solitude lui pesait. Elle avait repris sa vie mondaine, agitée, inutile. Il semblait qu'un parti pris d'indifférence l'eût envahie tout entière.

Lorsque Robert donnait avec gravité à ses enfants des enseignements sur la vie, avec une légèreté plus voulue que sincère elle protestait :

« Ne les ennuie pas, ces pauvres chéris ; ils n'ont pas l'âge de comprendre ! »

Robert s'apercevait chaque jour que le fossé qui le séparait de sa femme s'approfondissait et que le désaccord était plus douloureux que celui dont il avait souffert au début de leur mariage. Il la croyait toujours coupable, mais il s'attribuait à présent tous les torts.

Durant ses longues promenades dans la plaine, soit qu'il parcourut les terres de Bissey, soit qu'il se rendit au village et à la minoterie, il se laissait aller à de longues rêveries. Il reprenait un à un tous les événements de sa vie. Il leur découvrait un sens caché ; et dans l'histoire de son ménage, il ne voyait plus que le processus, logique et fatal, de l'orientation qu'il avait imprimée à sa vie :

« Comme je me suis plu à la gâcher, se disait-il ! J'ai rencontré Edith Mounier, dont j'aurais pu faire ma compagne bien-aimée. Quelle est donc la force obscure qui m'en a séparé. Le goût de la richesse ? Non, je ne suis pas si intéressé ! C'était donc le pressentiment que cette jeune fille ne serait pas la digne continuatrice

de ma mère, et que l'autre, Suzanne d'Aigier, perpétuerait mieux les traditions de ma lignée. Pourquoi donc alors lui ai-je demandé autre chose que d'être une épouse attentive et fidèle, et une mère capable de faire de mes enfants des hommes de bien ? Pourquoi l'ai-je poussée à lire, pourquoi l'ai-je déformée ? Qu'ai-je fait du beau champ de son âme, si ordonné, si fertile ! »

Et, parcourant les guérets, de cette démarche alourdie qui était devenue la sienne, au vent rageur qui faisait flotter son capuchon il jetait toujours les mêmes paroles :

« Qu'est-ce que j'ai fait d'elle, mon Dieu ; qu'est-ce que j'ai fait d'elle ? »

Il se sentait embrasé d'un amour épuré, quasi mystique, pour cette âme

dont il avait eu la garde, qu'il n'avait pas su préserver contre les déformations littéraires, et qu'il n'avait développée que dans le sens de la frivolité. Il brûlait de la reconquérir et se faisait très doux, très tendre avec elle. Mais Suzanne était inattentive à ses prévenances. Elle avait toujours à l'oreille les injures proférées par Robert dans le délire de sa maladie. Depuis la nuit fatale, elle restait butée dans sa fierté, révoltée, résolue à n'échanger avec son mari que les entretiens les plus insignifiants.

Rarement Robert pensait à Édith Mounier. Pourtant le hasard des travaux à surveillller l'amenait souvent à la ferme de Martinville, qu'il exploitait aujourd'hui directement. Il reprenait le chemin de traverse, toujours boueux en hiver; et

pour mieux voir ses laboureurs au travail, il gravissait le petit monticule, et s'appuyait à la charpente en ruine du moulin de la Croix-Brisée. Parfois le soleil se couchait en triomphe, et quelque berger se détachait sur le ciel rouge. D'autres fois, un nuage chargé d'un grain traversait l'horizon de part en part. Mais, même lorsque le soir était plus tiède, la brise parfumée emportait rarement ses pensées vers son amie. Il s'imaginait que pour toujours elle lui était devenue lointaine, presque étrangère.

Il la jugeait, il était sauvé. Il dépouillait son âme de sa parure d'illusions, de ce manteau de Peau-d'Ane dont les amants revêtent l'objet de leur amour, et qui ne doit son éclat qu'aux rayons de la lune. Si la lune disparaît, si le jour vient

à naître, le manteau superbe n'est plus qu'une harde de soie effilochée, jetée sur les maigres épaules d'une Chimère.

CHAPITRE IX

Le petit Michel, dès les premiers froids, tomba sérieusement malade. Il avait toujours été de complexion délicate. Un refroidissement lui valut une bronchite qui se prolongea et s'aggrava. Robert se décida à appeler de Paris le célèbre docteur Rouvier, qui l'avait soigné lors de sa méningite. Suzanne revit les mêmes scènes de consultation qui l'avaient bouleversée l'année précédente. Les deux médecins s'enfermèrent de nouveau pour délibérer, après avoir longuement examiné le petit malade. Rouvier

ouvrit enfin la porte qu'il referma sur Suzanne et sur Robert, et prit seul la parole, le docteur du village se faisant tout petit devant le maître de la science.

« La vie de votre enfant, déclara-t-il, n'est pas immédiatement en danger. Mais nous ne pouvons pas vous dissimuler qu'il a le poumon gauche légèrement déchiré par une lésion : un nouveau refroidissement peut lui être fatal. Nous vous conseillons de l'arracher à votre climat de Beauce, qui est si rude... Arcachon nous paraît indiqué... la ville d'hiver... »

Suzanne éclata en sanglots : elle se rappelait le long calvaire des mères qu'elle connaissait et qui avaient cherché à prolonger la vie de leurs enfants poi-

trinaires, en les conduisant de stations d'hiver en stations d'hiver.

Robert n'avait pas entendu. Il pria le docteur de répéter :

« Je disais, reprit Rouvier, en élevant la voix, qu'Arcachon nous paraît indiqué...

— Mais je suis retenu ici par mes affaires.

— Madame Flavier pourra partir seule ; vous irez l'installer, et vous retournerez chercher au printemps votre fils guéri. »

Les médecins partis, Suzanne et Robert remontent dans la chambre de Michel. Il y fait chaud ; le temps est gris, et la pluie tiède emplit de buée les carreaux.

Le petit malade a collé son nez contre la vitre et il regarde mourir derrière la forêt de Reversay la dernière lueur du

couchant. Il a la peau sèche ; et Suzanne en le serrant violemment dans ses bras, ne peut s'empêcher de sangloter.

« Nous allons faire un joli voyage, mon petit chéri... »

Arcachon... la ville d'hiver... Une amie des Flavier, Mme Campradon, dont le mari habite Bordeaux, et qu'une petite fille poitrinaire retient à Arcachon, a loué pour Suzanne une villa toute proche de la sienne. Robert est venu présider à l'installation. Le lendemain de l'arrivée, il fait un temps si tiède, et l'état de Michel s'est, depuis la visite de Rouvier, tellement amélioré, que Suzanne et Robert décident de lui faire faire une promenade sur la plage.

Même en cette arrière-saison, Arcachon n'a pas dépouillé son aspect de plage trop

fréquentée, un peu vulgaire. Des enfants passent, les mollets brunis, le couvre-nuque au vent, chargés de filets. La rumeur assagie de la mer monte du bassin avec des relents de sel et de varech.

Et cette étendue d'eau calme, sillonnée de canots automobiles, de bateaux de plaisance, et de barques penchées sous l'effort du vent, semble une mer domestiquée, à l'usage des enfants et des malades.

Le petit Michel, fouetté par la brise, court d'emerveillement en émerveillement; car il n'a jamais vu la mer.

« Et dites, maman, qu'est-ce que c'est ces oiseaux qui se posent dans l'eau ?

— Ce sont des mouettes, mon chéri.

— Et ces gens qui ont des attrape-à-papillons sur l'épaule ?

— Ce sont des pêcheurs avec leurs filets. »

Quelle que fut leur joie de voir la santé renaître chez leur fils, Robert et Suzanne cheminaient côte à côte sans se communiquer leurs impressions. Depuis la maladie de Michel, Robert s'était davantage encore concentré en lui-même. Suzanne ne se sentait point le courage de faire les premières avances. Pour la moindre confidence, il eût fallu élever la voix, presque crier ; et elle avait pris l'habitude de ne dire à son mari, depuis qu'il était sourd, que des choses indifférentes. La surdité de Robert les laissait distants, leur interdisant de mêler leurs peines, de confondre leurs joies, et surtout de provoquer cette explication qui aurait fait éclater l'innocence de Suzanne.

Ils rentrèrent avec la fraîcheur du soir. Ils croisèrent d'abord les derniers baigneurs de la saison, des bourgeois bordelais en vacances tardives, heureux, dans leurs espadrilles et leurs vêtements flottants, d'échapper à leurs habitudes de ville, à leurs bureaux et à leurs affaires. Puis les passants devinrent plus rares. Ils entrèrent avec le soir dans la ville d'hiver, ouatée de silence, endormie dans ses arbres verts et ses arbousiers, traversée de ses grandes allées de sable fin. Leurs pas eux-mêmes étaient étouffés par les aiguilles des pins qui jonchaient le sol. Que de tristesses éparses ils sentaient flotter autour d'eux! que de longs espoirs, que déchireraient subitement une quinte de toux!

L'âme serrée, ils rentrèrent dans leur

villa louée, avec cette impression d'isolement que les gens qui ont longtemps vécu chez eux éprouvent chez les autres.

Les jours suivants furent plus favorables. L'état de Michel s'améliora à tel point que Robert voulut tenter de conduire son fils à Lourdes. Suzanne redoutait la fatigue d'un semblable voyage. Mais Robert, qui avait retrouvé l'esprit de la foi, insista pour mener Michel aux pieds de la Vierge miraculeuse. Ils évitèrent à Lourdes la cohue des grands pélerinages, et toute cette exhibition, si inutile et si scandaleuse pour certaines âmes, de la piété extérieure. Il n'y avait à la grotte qu'un petit groupe de paysans irlandais, égrenant ensemble leurs chapelets, tendant vers Marie leurs regards bleus et

leurs âmes endolories de paysans persécutés.

Robert et Suzanne mêlèrent leurs prières à la prière de ces hommes simples. Robert tenait Michel contre lui et il clamait vers le ciel sa misère et son désir. Dans ce beau décor, enlaidi comme à plaisir par les constructions et les ornements religieux du siècle, il sentait son âme s'enfler au souffle de la Foi. Il lui semblait que la Vierge allait cicatriser le poumon de Michel, verser dans ses veines un sang nouveau, allumer à ses joues d'éclatantes couleurs. Du même coup, elle lui rendrait l'âme de Suzanne, en la rapprochant de lui. Et Robert offrait à Dieu sa surdité d'un cœur léger pourvu que sa prière fût exaucée.

Rappelé par Hirner pour ses affaires, il

accompagna sa femme et son fils jusqu'à Arcachon, et revint à Guerneville par le rapide. Suzanne, à peine abandonnée à elle-même dans le grand silence d'Arcachon, troublé seulement par le murmure lointain de la mer, et par le sifflement du vent dans les pins, se sentit tout-à-coup étreinte par son isolement. Elle se rapprocha de Mme Campradon qu'elle avait connue autrefois, dans une retraite faite au couvent, du temps qu'elle était jeune fille.

Leur pareille angoisse de mère resserra vite leur amitié.

« Vous pouvez sauver votre fils, disait la jeune femme ; moi, je n'ai plus d'espoir : ma fille est au troisième degré ! »

La petite Campradon toussait et était contagieuse. Il était interdit à Suzanne de

la voir. Aux descriptions de sa mère elle entrevoyait une petite fille au visage exsangue, aux pommettes rouges, désagréable, irritée contre son mal, ne voulant pas mourir.

C'était à l'heure où leurs enfants dormaient, entre midi et trois heures, que les amies pouvaient se voir. Elles s'asseyaient sur un banc de la promenade, abrité par les pins, et se racontaient leur vie tout entière. Une fois, elle décidèrent d'aller ensemble jusqu'au cap Ferret, au bord de l'Océan. Elles traversèrent le bassin sur un bateau de service, distraites par cette mer en réduction, si calme et pourtant si animée, avec ses mille canots et ses petites vagues. Quand elles furent en face de l'immensité, tout de suite elles furent empoignées par le contraste.

L'Océan semblait rouler ses eaux le long de l'île, comme un fleuve immense qui aurait rompu ses digues. La mer agitée avait les reflets plombés des eaux profondes. Au large, un seul navire. Tout semblait coalisé contre lui : et l'océan mouvant qui le balottait, et le ciel gris, terreux, livide, et le vent sinistre. Et doucement il continuait sa promenade autour du monde.

Les deux amies se racontaient leur histoire. Suzanne en vint aux confidences les plus précises :

« Ma pauvre amie, je ne suis pas heureuse. Il n'y a entre mon mari et moi aucune véritable intimité.

— Vous trompe-t-il ?

— Je suis sûre que non. Ce qui m'afflige, c'est que je ne suis même plus jalouse

de la jeune fille qu'il m'a préférée autrefois. Je n'ai rien à reprocher à Robert. Mais nous ne sentons pas de même ; nous ne pensons pas de même; nous sommes très loin l'un de l'autre; l'indifférence s'est glissée peu à peu entre nous. Je vous ai raconté la nuit tragique qui entraîna sa surdité. Je suis sûre qu'il me croit coupable, et mon orgueil m'empêche de me disculper à ses yeux. »

Mme Campradon était une femme vaillante, qui ne comprenait pas cet état d'âme.

« Qu'on me rende la santé de ma petite Thérèse et je ne demanderai rien d'autre ! Et pourtant combien ma vie est plus dure que la vôtre ! Mon mari est ingénieur dans une usine de construction de camions à Bordeaux. Il me revient le

soir seulement pour dîner, harassé, nerveux, l'esprit plein de chiffres et de devis. Vous vous plaignez d'être distante de votre mari. Avez-vous tout fait pour vous rapprocher de lui ?

— Autrefois oui ; maintenant je ne peux plus.

— Il faut essayer ; c'est votre devoir. »

Assises sur un rocher, elles songeaient chacune à leur ménage. Suzanne, les yeux perdus à l'horizon devant cette immensité qui lui rappelait la Beauce, revoyait sa vie, et un amer regret lui montait au cœur.

Elle pensait tout haut à son enfance austère, qui s'était terminée, si naturellement, par un mariage excellent :

« Après les quelques mois de vie de garnison, les meilleurs de ma vie, disait-

elle, avec quelle bonne volonté je suis descendue au bras de mon mari à la gare de Guerneville ! Je vois encore le décor de mon arrivée : la plaine sans fin, le clair soleil d'automne, les moutons qui rentraient à la ferme en bêlant...

« Quelle foi dans le bonheur gonflait ce soir-là mon cœur, et quelles déceptions m'attendaient dans le vieux château où j'entrais en souriant ! Je ne demandais qu'à aimer Robert... Il s'est éloigné de moi. Je ne puis m'empêcher de conserver contre lui un fond de rancune... Et pourtant n'ai-je pas moi-même été coupable ?... Mais non, c'est la destinée seule qu'il faut accuser. »

Regardant une dernière fois l'Océan, avant de repartir elle murmura, les dents serrées : « La vie est à base d'amertume... »

Pendant qu'elle était au cap Ferret, Michel avait profité d'une absence de sa bonne pour se rendre, malgré le mauvais temps, sur la terrasse de la villa, afin de voir la mer. Il était resté là, pensif, une demi-heure, en grelottant. Suzanne ne le sut jamais ; mais trois jours après, une forte fièvre s'étant déclarée, elle rappela son mari par un télégramme.

Lorsqu'il arriva, Michel était perdu. Tout prostré qu'il était, il reconnut pourtant son père et il lui dit : « Papa, quand je serai grand nous irons tuer les lapins du Bois-Brûlé avec Baconnier. » Il mourut en faisant ce rêve enfantin d'avenir.

L'enterrement se fit à Arcachon, enterrement honteux des villes d'eaux, qui se font à la dérobée pour ne pas impres-

sionner les malades et ne pas nuire à la renommée du climat. Le corps fut ramené à Guerneville. Bien peu des jeunes gens et des jeunes filles qui meurent là-bas, loin des leurs, sous un ciel d'emprunt, dorment dans le petit cimetière qui domine la mer et la ville d'hiver.

CHAPITRE X

Depuis la mort de Michel, la vie de Guerneville, désorganisée depuis le début de l'hiver, avait repris son cours ; car la mort ne l'arrête pas. La minoterie ne s'était jamais complètement relevée de ses désastres. Elle suivait pourtant sa marche régulière, rapportant huit pour cent du capital engagé.

Robert, dont le rôle technique était moins absorbant, s'occupait surtout de sa ferme.

Le printemps était revenu encore une fois. Dans les champ déserts, çà et là,

des groupes de travailleurs se détachaient sur le ciel où galopaient de gros nuages chargés de giboulées. Quand l'homme laboure, il dirige ses bêtes et marche derrière ; mais pour le travail de la herse et du rouleau, il chemine à côté d'elles et règle ses pas sur leurs pas, comme un bon compagnon de route. Robert, en ordonnant le travail, reprenait contact avec la terre ; et le spectacle familier de la plaine le distrayait de sa tristesse, si grande qu'elle fût, en lui racontant les louanges de Dieu.

Il avait rappelé provisoirement son fils aîné du lycée, pour combler le vide laissé par la mort de Michel. La présence de Jacques était indispensable à Suzanne, et Robert avait assez de loisirs pour diriger lui-même ses études.

Or, un jour, fatigué, il attendait que Jacques eut fini son goûter pour lui donner sa leçon de latin. Il s'était assis dans le fauteuil de sa chambre, près de la fenêtre ouverte. Il regardait le parc, tendrement coloré par les jeunes pousses, les taillis du Bois-Brûlé, la ferme et le village, et tout ce décor familier qui se mêlait à ses souvenirs. Il rêvait à Suzanne. Il l'avait épiée depuis leur retour d'Arcachon, et il lui semblait bien (était-ce une illusion ?) qu'elle avait changé. La grande secousse qu'elle venait d'éprouver l'avait remuée dans les profondeurs. Elle se montrait plus attentive auprès de son mari, et semblait pour longtemps s'être éloignée du monde.

La brise tiède montait du parc, chargée du parfum des premières violettes. Le

printemps faisait renaître au cœur et aux sens de Robert un regain d'amour. Il se souvint de l'émotion qu'un soir Edith Mounier avait suscitée dans son âme en évoquant le printemps. Le même souffle passait en lui ce soir, mais tellement plus vivifiant, tellement épuré qu'un cantique d'action de grâce et un acte de foi montèrent à ses lèvres.

Il murmura : « In manus tuas Domine, commendo spiritum meum alleluia ».

Et de la voix blanche, monocorde, des sourds qui croient parler pour eux seulement, il se mit à traduire sa prière en phrases passionnées :

« Entre tes bras, Seigneur, je viens me reposer. Pardonne-moi d'avoir lutté si longtemps, d'avoir souffert, d'avoir aimé sans te le dire... Je veux déposer entre

tes mains puissantes mes intérêts, mes agitations, mes chagrins, mon amour, toutes mes pensées... et les confondre avec le souci de ta gloire. »

Puis sa prière reprit son tour accoutumé :

« Seigneur, vous m'avez enlevé mon fils. Rendez-moi en échange l'âme de Suzanne. Je sais bien que je n'y ai pas droit. Vous me l'aviez confiée en dépôt, et je l'ai laissée se dissiper au vent du monde... Est-il donc trop tard ? »

Et sans qu'il l'eut entendue, Suzanne était entrée dans la chambre, et écoutait.

Un geste qu'elle commença lui fit tourner la tête. Il vit une larme aux bords de ses yeux.

Elle vint à lui, et doucement, à son oreille, elle murmura en l'embrassant : « Il n'est pas trop tard. »

Ils se regardèrent longuement, comme si, pour la première fois, ils voulaient plonger au fond d'eux-mêmes. Un merle chantait sur la plus haute branche d'un sapin du parc, agitant en tous sens son bec jaune et sa petite tête. La brise du soir apporta pêle-mêle dans la chambre l'odeur des glycines de la façade, les notes de l'Angelus de Guerneville et une plume de tourterelle. La plume rose se balança un instant sous l'effort du vent; puis elle vint tomber sur le lit Louis XV. Le ciel s'alluma par la fenêtre comme un incendie, et la plaine apparut, toute rouge, par une échappée dans les taillis :

« Te souviens-tu Suzanne, de notre entrée à Guerneville ? Il faisait un temps comme ce soir ! »

Elle fit un signe affirmatif de la tête :

« Nous arrivions avec l'avenir devant nous, et nos mains étaient pleines des meilleurs éléments de bonheur. Qu'en avons-nous fait ? Il faudrait recommencer notre vie. J'ai si peur qu'il ne soit trop tard... »

Elle lui mit la main sur la bouche, et de nouveau, à son oreille elle murmura : « Il n'est pas trop tard ».

Alors Jacques arriva, achevant les dernières bouchées de sa tartine. Son père le prit sur ses genoux, et tous les deux l'embrassèrent...

Le lendemain, Robert se leva à cinq heures du matin comme à l'ordinaire. La cloche de la messe matinale, qu'il entendit confusément au milieu des champs, l'attira vers la petite église de Guerneville.

Le père Bouet qui le vit entrer, esquissa un sourire de compassion :

« A c't'heure, v'là M'sieur Flavier qui va à la messe tous les jours. Y d'vient gâteux ! »

Et il alla colporter la nouvelle au café.

En quittant l'église, Robert se rendit à la minoterie, où il prit connaissance du courrier. Puis il se dirigea vers le château pour le déjeuner de huit heures, auquel il n'arrivait jamais en retard.

C'était une matinée éblouissante, étincelante de rosée et chargée de toutes les senteurs d'avril. Tout habitué qu'il fût à ces impressions de matin, qu'on ne sent vivement que lorsqu'on a l'habitude de se lever tard, Robert marchait léger, l'âme encore désolée par son deuil, et pourtant dans l'allégresse, en pensant à Suzanne.

Depuis la veille, le philtre qui la tenait éloignée de lui, comme sous l'enchantement d'un mauvais sorcier, s'était évaporé tout à coup. Elle lui était revenue.

Et voici qu'en approchant du château, il la reconnut de loin, accoudée à la barrière du parc, avec un simple voile jeté sur sa tête.

C'était bien elle, avec sa taille magnifique, son visage régulier, avec l'incomparable carnation de sa peau, qu'avivait encore l'air vif du matin.

Sachant qu'il revenait chaque jour par ce chemin, elle avait quitté le château, aussitôt après l'arrivée du facteur ; et, par l'allée de charmilles, encore pleine des ombres humides de la nuit, elle s'était rendue au devant de lui. Elle était là, toute meurtrie et pourtant plus heureuse

qu'elle ne l'avait été depuis bien des jours.

Et cette femme jolie, dans ce décor aimé, apparut à Robert, comme l'incarnation de son foyer reconquis, comme l'évocation de la nouvelle vie où il était entré depuis hier.

« Voici, dit-elle, une lettre qui vient de Paris et que le facteur m'a remise tout à l'heure pour toi. »

Il reconnut l'écriture de son notaire, déchira l'enveloppe, et, le visage tout à coup assombri, il dit :

« M. Dumas est mort subitement... Il nous laisse sa fortune. »

Ils baissèrent tous les deux les yeux, hésitant à remuer le passé, gênés d'avoir à parler de leurs souvenirs. Suzanne dit enfin :

« Il ne faut pas toucher à l'argent de cet homme qui a trahi ton père ! »

Au ton d'indignation dont elle dit cette phrase, Robert comprit enfin, dans un éclair de certitude, que Suzanne n'avait jamais été coupable. Et les pinsons et les fauvettes lancèrent leurs trilles dans les taillis comme une fanfare.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? dit Suzanne.

— Je consacrerai cet héritage, si tu y consens, à quelque œuvre d'expiation.

— Je veux bien, dit-elle simplement. »

Ils décidèrent de fonder un établissement charitable modeste, à l'abri des louanges du monde. Ils tombèrent d'accord pour créer à Châteaudun une nouvelle maison des Petites Sœurs des Pauvres, qui porterait le nom d'asile Saint-Michel, en souvenir de leur petit mort.

Puis ils cessèrent de parler. Accoudés

tous deux à la barrière, à cette même place où ils s'étaient retournés le soir de leur arrivée à Guerneville, ils regardèrent longuement la plaine indéfinie.

CHAPITRE XI

A cette époque, le Souverain Pontife venait de refuser la sépulture religieuse à tous les hommes, qui, ostensiblement, mourraient dans l'impénitence finale.

Le gouvernement français avait riposté par un coup droit : le monopole de l'enseignement.

Alors, comme plusieurs des professeurs officiels étaient des prêtres modernistes et condamnés, le Pape avait, au grand scandale des libéraux, interdit les lycées et les collèges de l'Etat à tous les jeunes catholiques. C'était du même coup sus-

pendre la vie civique des croyants, leur fermer toutes les situations officielles de leur pays, les jeter, comme des parias, à la porte de chez eux. Et les honnêtes gens de s'indigner de voir ainsi le chef des catholiques condamner les pauvres à l'ignorance et livrer ses soldats à la persécution. « Il semble prendre à tâche, répétaient-ils apitoyés, de réduire chaque jour la phalange des catholiques. »

Robert, lui, ne s'indignait pas et obéissait. Il venait d'aviser le proviseur du lycée de Chartres, que Jacques n'y rentrerait pas. Il achèverait lui-même son éducation, et tenterait d'en faire, sinon un lettré, du moins un énergique, frotté de bonne heure à la pratique, capable de commander.

Son rêve était qu'il devînt un jour un

véritable chef, selon le mot du curé de Reversay.

Il songeait à la phalange des catholiques, débarrassée du poids mort des demi-croyants, trempée par un véritable martyr, s'en allant occuper tous les postes indépendants de l'Etat : l'industrie, le commerce, l'agriculture. Il la voyait se mêlant à la vie intime de la nation, refaisant le pays par la base, prêchant d'exemple le désintéressement et l'amour, dans les campagnes déchristianisées, saturées de matérialisme jusqu'à l'écœurement.

Le dilettante d'autrefois s'était mué en un catholique passionné. Il en était arrivé à ce point de certitude où tous les événements, toutes les lectures viennent renforcer nos croyances. Sa surdité elle-même

accentuait ses tendances. Les sourds sont presque toujours les hommes d'une seule idée. La confuse rumeur des opinions humaines n'arrive pas jusqu'à eux. Elle ne jette en eux ni les troubles, ni les doutes qui sont le lot de la foule. Et leur esprit, sans s'égarer ni se distraire, approfondit sans cesse le sillon qu'il a tracé.

L'empreinte de l'éducation chrétienne des Jésuites se faisait plus visible, à mesure que s'effritait la gangue d'égoïste frivolité dont s'était cuirassée sa jeunesse. Ses maîtres avaient eu raison. Il leur était revenu, averti par les épreuves multipliées, et par cette souffrance qu'il ne glorifiait pas, mais que, désormais sincère, il était bien forcé de reconnaître comme la source de toute vie, comme la

mère de tout travail, de tout art, de tout progrès et de toute joie.

Maintenant qu'il sentait Suzanne d'accord avec lui, il brûlait d'amener à ses convictions nouvelles une autre âme qui lui était chère. Il ne passait plus jamais à Martinville, jamais à la Croix-Brisée sans penser à Edith Mounier. A certains moments, elle lui paraissait très lointaine, et, à d'autres, aussi liée à son passé qu'une sœur très aimée.

Il ressentait pour elle une immense pitié. Il s'était promis de ne pas lui écrire, mais, dupe de son propre cœur, il se laissa aller, dans l'espoir de la conquérir, à lui raconter dans une lettre son état d'âme. Il lui disait : « Vous souvenez-vous, Edith, du temps où je doutais de tout, où je considérais le monde avec vous en spectateur

amusé par toutes les manifestations de la vie. Il me faut vous demander pardon aujourd'hui, mon amie, de vous avoir conduit par ces chemins qui risquaient de vous entraîner à l'abîme. Quelles douces promenades nous y avons faites ensemble ! Et pourtant là n'est point la vérité : il arrive un jour où il faut prendre un parti, quand on réfléchit, et quand on tire de la vie les enseignements dont elle est pleine. Tout m'apparaît si clair, aujourd'hui que je sais que nous ne sommes sur la terre que pour le service de Dieu. Je me souviens d'avoir lu que lorsque saint Augustin était dans le siècle, les ouvrages des Pères de l'Église lui avaient paru fades et sans valeur. Mais après sa conversion, il en faisait sa lecture préférée et les délices de son esprit. Autrefois, pour moi

aussi, le livre ouvert de la vie n'avait pas de sens profond; aujourd'hui, à chaque page, je lis la puissance colossale de Dieu, sa bonté, sa beauté... »

Sa lettre continuait sur ce ton doctoral. La réponse se fit longuement attendre. Il la désirait avec plus d'impatience qu'il ne voulait se l'avouer. Elle arriva par un courrier de l'après-midi, et Suzanne, en la lui tendant, lui dit simplement :

« Une lettre d'Edith Mounier. »

Il la lut aussitôt.

« Mon cher Robert, je ne veux pas vous suivre par les chemins de vérité où désormais vous vous tenez. J'aime mieux rester fidèle à mon ami d'autrefois que de me faire un nouvel ami. Je préfère le Robert de Lunéville à l'apôtre catholique qui cherche à me

convertir. Il était plus séduisant... et il m'aimait...

« En ce temps-là je vous aurais suivi partout avec joie !

« Maintenant que le passé est bien mort, je vais classer mes souvenirs ; je leur ferai une place lointaine, pour ne plus les retrouver que lorsque je serai vieille... Robert devinez qui je vais épouser ? Vous comprendrez, n'est-ce pas, que j'ai senti ma vie trop précaire, que j'ai cédé au besoin de me dévouer, d'avoir des enfants autour de moi : Raoul d'Humery a demandé ma main, et j'ai cédé.

« Toute brave que je suis, j'ai pourtant peur que vous me jugiez sévèrement. Il ne faut pas le faire. Ce n'est pas la fortune de Raoul qui m'a séduite. Ce n'est pas non plus le goût d'étonner qui me fait

épouser un personnage qui a beaucoup fait parler de lui, et qui est infirme. Il vaut mieux que sa renommée. Je le sais malheureux, et dans notre amour, à nous autres femmes, il y a toujours un grand fond de pitié... Et puis, j'ai l'air de me disculper... J'ai beaucoup réfléchi et pris ma décision en toute connaissance de cause. De quel droit me blâmeriez-vous ? Ma lettre vous causera-t-elle seulement autre chose que de la surprise ? Vous êtes devenu si lointain, si différent du lieutenant avec lequel je patinais à Lunéville... »

Lorsqu'il eût lu, Robert tendit sans hésitation la lettre à Suzanne qui avait surpris sur son visage l'effet d'une violente émotion.

« Mon ami, lui dit-elle, quand elle eut

achevé, voilà que cette pauvre Edith fait revivre en toi tout le passé. Je ne lui en veux pas. Mais, crois-moi, ne reste pas trop avec toi-même aujourd'hui. »

Mais déjà Robert l'avait interrompue, d'un ton de colère qui, depuis longtemps, ne lui était plus habituel :

« Ce mariage ne peut pas se faire. Voyons, Suzanne, tu n'y as pas réfléchi : Edith, la femme de cet homme ! Elle vaut mieux que cela. Il faut qu'elle sache à qui elle a affaire. C'est un service à lui rendre. Je vais aller à Chartres. Viens avec moi, nous la verrons ensemble. »

— Je n'irai pas ».

Ce fut dit doucement, d'un ton de calme et inflexible résolution. Qu'irait-elle faire chez Edith Mounier, sinon compromettre inutilement sa dignité ? Elle jeta à son

mari un regard d'infinie compassion. Comme il souffrait! Quel mauvais génie venait de souffler sur les cendres du passé, faire revivre les souvenirs qu'il croyait à jamais ensevelis, jeter en son cœur les plus affreux ferments de jalousie et de révolte? Pauvre homme qui se croyait à l'abri de toutes les passions, depuis qu'il était redevenu un croyant et qu'une simple lettre, écrite d'une main experte à le faire souffrir, suffisait à jeter dans cet état?

« Tu ne veux pas venir... soit, j'irai seul. Il faut d'ailleurs que je communique à Hirner, qui est au marché, une dépêche importante. »

Et sur ce prétexte, sans attendre, buté, méconnaissable, redevenu l'homme d'autrefois, il partit en automobile. Il contourna les petites rues étroites de la

vieille cité chartraine, et sonna à la porte de l'hôtel de la rue des Grenets. Mme Mounier était à l'office à la cathédrale. Edith le reçut dans le petit salon qui lui servait de cabinet de travail. C'était une pièce gaie, très sobre d'ameublement, avec son piano à queue, sa bibliothèque et ses chevalets. Elle dominait la ville basse, l'église Saint-Pierre et un coin de plaine où travaillaient des laboureurs :

« C'est gentil d'être venu me féliciter de mon mariage, dit-elle, avec un sourire amer.

— Ne plaisantez pas, Édith. Vous n'allez pas épouser cet homme ? »

Elle le regarda avec défi, et pour la première fois peut-être de sa vie, parce qu'elle se sentait enfin sûre des senti-

ments qu'elle lui inspirait, avec un peu de coquetterie.

« Et pourquoi pas, dit-elle ?

— Parce qu'il est indigne de vous, parce que son immoralité est connue... parce qu'il s'est introduit chez moi, à la faveur de la nuit, en mon absence... parce que c'est un séducteur de profession, et qu'il vous rendra malheureuse.

— Taisez-vous, Robert, vous oubliez qu'il est mon fiancé. De quel droit venez-vous me troubler, essayez-vous de m'empêcher d'organiser enfin ma vie ? Si ma mère meurt avez-vous songé à ce que je deviendrais ?... Une de ces vieilles filles dévotes que la prière du soir réunit à la cathédrale ?... non, non, pas cela, pas cela ! »

Elle se révoltait enfin, parlant haut

pour qu'il entendît, le rouge de l'exaltation aux joues, si franche, si saine, si jolie encore, que devant cette proie désirable tous les biens du monde et toutes les promesses de l'éternité apparurent un instant à Robert comme des vanités. Elle sentit sa victoire, et, lasse d'être restée si longtemps silencieusement fidèle à cet homme, poussée par le brusque désir de lui ouvrir son cœur et d'avoir enfin contre lui une revanche, elle poursuivit d'une voix exaltée :

« Que venez-vous donc me proposer ? Avez-vous eu pitié de moi ? Je le méritais bien : je vous ai attendu assez longtemps. Oh ! je n'ai plus de fierté ; j'ai abdiqué tout orgueil, et je puis vous raconter mon histoire. Depuis que la mort de mon père m'a obligée à me fixer ici, il n'y a

point de jour où je n'aie songé à vous, accoudée à ma fenêtre, devant ce bout de la grande plaine qui mène à Guerneville. Nulle fiancée n'a été plus fidèle à son fiancé. Dans ce tiroir à secret, j'ai conservé tous les souvenirs des journées de ma vie où vous avez été mêlé. Regardez-les... Voici les dentelles qui garnissaient ma robe de marquise Louis XV quand j'ai joué la comédie à Lunéville. Vous souvenez-vous, Robert, comme vous avez flirté avec moi ce soir-là ?.. Voici un éventail qu'en conduisant un cotillon vous m'avez donné... Voyez ces bluets fanés, je les ai cueillis à la Croix-Brisée, en sortant du moulin... »

Elle parlait à son oreille, et lui, la tête dans ses mains, voyait défiler son passé.

« Partout votre souvenir m'a suivi.

Depuis bien des années, je passe quelques semaines, en été, à Avranches, chez une amie. Le hasard de mes promenades solitaires avec mes pinceaux m'a souvent amenée à une propriété abandonnée, couverte de chaume, qu'on appelle « les Ajoncs », et que je retrouve tous les ans plus envahie par les herbes folles.

« La maison domine la baie du Mont-Saint-Michel. La ceinture d'argent de la mer lointaine, les premiers plans où ondulent de verdoyants chataigniers lui font un décor enchanté. Elle semble attendre des amoureux. Que de fois j'ai rêvé, accoudée au balcon de bois de la terrasse, d'où l'on domine la baie! Qu'il aurait fait bon vivre là, toute une vie à deux... avec vous...

« Et puis, cette année, je n'ai plus

retrouvé mon exaltation ; vous n'étiez plus le même. Et en cherchant bien, j'ai découvert que c'est depuis le jour où vous êtes devenu inaccessible, depuis ce que vous appelez votre conversion, que j'ai commencé à songer à l'organisation de mon avenir... Mon mariage ne me rendra pas ma jeunesse... mais je suis sûre qu'il me donnera l'apaisement... »

Ainsi elle-même renonçait à pousser ses avantages et comprenait que leur roman était bien fini. Il sentit de son côté tout ce qu'il y avait aujourd'hui d'intellectuel dans l'amour d'Édith. Cette passion s'était d'abord emparée de toute l'âme de la jeune fille ; mais privée d'aliment, elle s'était installée dans son esprit. Et lui qui avait fait chemin en sens inverse, que la pratique avait désintéressé

de toute littérature, sentait quelle distance la séparait de lui.

Il ne trouvait rien à lui dire. Il répétait seulement : « Ma pauvre amie, ma pauvre amie ! » comme s'il se fût agi d'un autre que de lui-même.

Et vraiment, il n'était plus l'homme dont Edith avait été amoureuse.

Elle lui avait dit une fois dans une soirée à Lunéville : « Je vous aime bien, parce que je vous crois susceptible de mauvais coups. »

Elle ne l'aimait plus, parce qu'il n'était plus capable de faire des folies, de lui livrer sa vie et de s'enfuir avec elle.

Les scrupules religieux l'avaient déjà ressaisi. Il sentait un remords cuisant de ne pas être resté auprès de Suzanne.

« J'étais si fier de ma paix, dit-il enfin...

Je me croyais si détaché... j'ai eu tort de ranimer les cendres du passé... »

Edith comprit ce que la froideur de cette parole avait d'insolent pour sa beauté. Elle resta un instant devant lui, encore palpitante d'exaltation, plus belle que jamais. Elle fixa sur lui ses yeux gris, aujourd'hui voilés de larmes, et ce regard intelligent dont le pouvoir magique l'avait si longtemps tenu captif. Puis elle lui tendit vivement la main, et, sans le reconduire à la porte, elle lui dit adieu. Quand il fut parti, elle s'effondra dans un fauteuil et sanglota...

En suivant en automobile la route du retour, Robert passa près de la petite église de Reversay, endormie dans son vieux manteau de lierre. Il s'arrêta, et entra chez le curé son ami. Lorsqu'il

sortit, les yeux humides de larmes, il avait pardonné à l'homme qui, après avoir cherché à lui prendre sa femme, lui avait ravi sa plus chère amie, celle qui avait été si longtemps la maîtresse de son rêve. Suzanne l'attendait anxieuse. Elle avait affreusement souffert depuis son départ; mais elle savait Robert trop imprégné d'esprit surnaturel pour céder longtemps aux dangereuses incitations de ses souvenirs. Elle avait confiance. Quand il revint, il lui raconta par le menu ce qui s'était passé chez Edith; et elle le sentit si malheureux d'avoir obéi à ce dernier sursaut de sa passion, qu'elle n'eut pas de mal à pardonner...

C'est à quelques jours de là que le Pavillon aux livres redevint la Chapelle.

Le dieu chassé par l'orgueilleuse coalition des écrivains, rentra triomphant. Un soir d'hiver, Suzanne et Robert retournèrent au Pavillon, rempli pour eux de si tragiques souvenirs. Un grand feu les attendait encore, comme au soir de leur arrivée à Guerneville. Ils commencèrent d'y brûler tous les livres qu'ils jugeaient dangereux ou entachés d'erreurs. Robert en déchirait les reliures pour les conserver en souvenir. Il relisait une dernière fois les titres. Puis il passait les feuillets à Suzanne, qui les jetait au bûcher.

Et lorsque la flamme était assez haute, il s'arrêtait. Dans cet homme alourdi, dont le front était déjà dégarni aux tempes, qui donc eut reconnu l'artiste d'autrefois, à la sensibilité frémissante ? Lui, le

lieutenant Flavier, si fier, si épris de nuances, allons donc ! Quelque boétien plutôt, quelque inquisiteur ivre d'orthodoxie !

Les yeux perdus au foyer, il regardait se dissiper les fictions qui l'avaient autrefois attiré. Il lui semblait que sur l'aile des flammes, elles s'en allaient semer ailleurs, dans les cœurs innocents et avides, leurs ferments d'incroyance et de désenchantement.

Il les voyait défiler, les sorciers et les magiciens qui avaient abusé de leur art : les romantiques avec leur orgueil et leur maladive passion pour eux-mêmes, les naturalistes qui avaient oublié de donner une âme à leurs héros, les sceptiques autrefois préférés, destructeurs d'idéal, professeurs d'impuissance et d'incerti-

tude. Chargés de par leur génie de veiller à la petite flamme de sensibilité française, allumée par les lointains ancêtres, amoureusement entretenue par les aïeux plus proches, qu'en avaient-ils fait ? Si la lampe clignotait et menaçait de s'éteindre, n'était-ce point la faute de ces prêtres indignes ? Ils avaient démoli le sanctuaire de leurs propres mains ; et, au lieu d'en faire un musée des hauts faits de leur race, sous les porches branlants, aux murs lézardés, ils avaient exposé des débris curieux et des images obscènes...

Le Pavillon redevint la Chapelle.

Désormais chaque matin, dans le même lieu où Edith avait joué « le Printemps » de Grieg, où Raoul d'Humery s'était un soir introduit, Robert et Suzanne retournèrent prier.

Et les fantômes de Marie-Thérèse Flavier et de M. Dumas de Ponteau, leurs âmes errantes d'amants qui s'étaient penchés sur le même livre, qui ensemble avaient contemplé la grande plaine de Guerneville, désertèrent le Pavillon qui avait abrité leurs amours.

FIN

ÉVREUX. — IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

